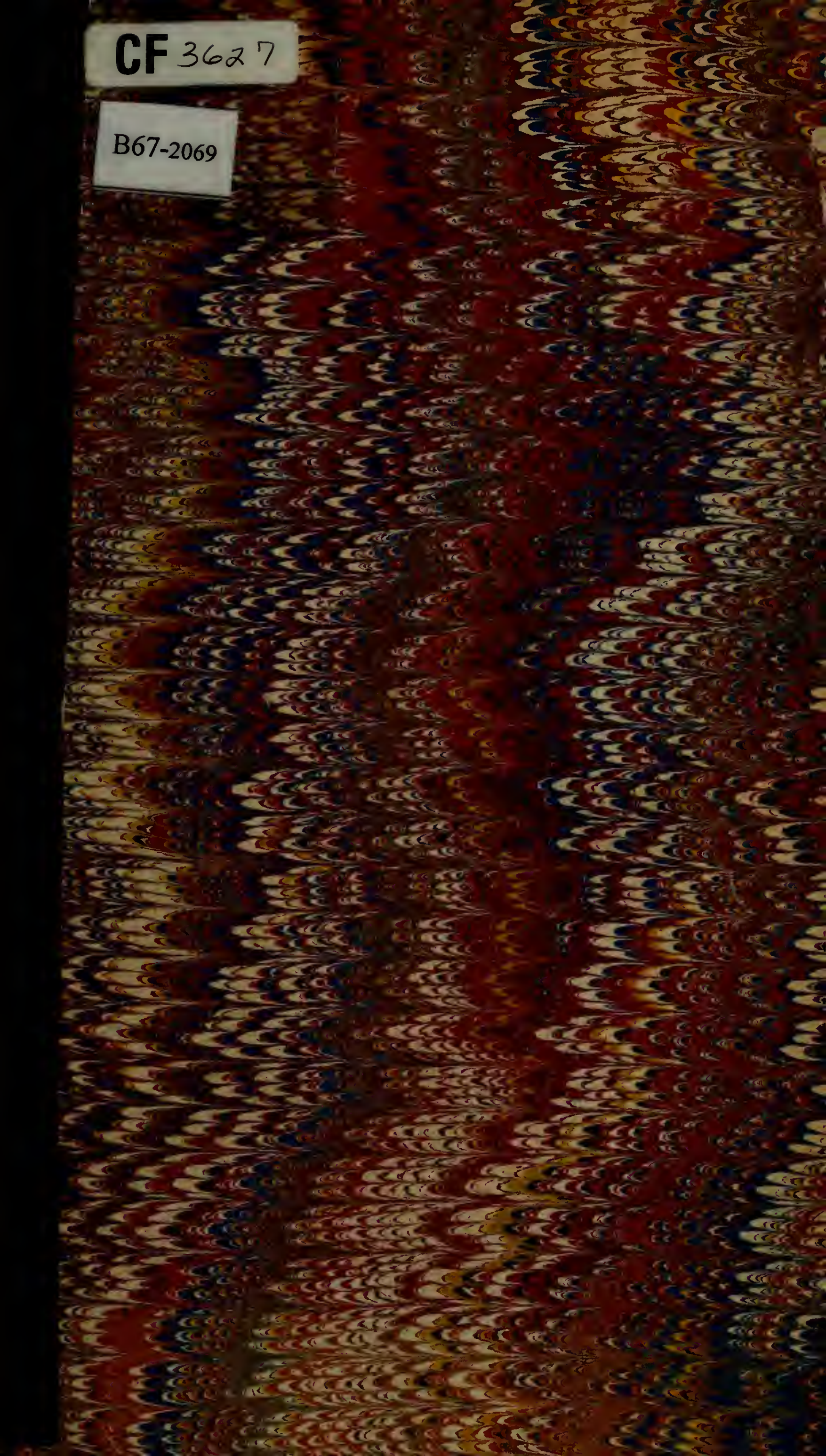


L'HOMME

DE SÉDAN

Bruxelles. — Imprimerie de A.-N. Lebègue et Ce, 6, rue Terrarcken.

L'HOMME

DE SÉDAN

PAR LE

Dubreuil Hélion

COMTE ALFRED DE LA GUÉRONNIÈRE



Il mourra dans l'Impénitence finale.

(Eclesiaste.)

DIXIÈME ÉDITION

BRUXELLES
OFFICE DE PUBLICITÉ
IMPRIMERIE DE A.-N. LEBÈGUE ET COMPAGNIE
RUE TERRARCKEN, 6

1870

INTRODUCTION NOUVELLE

DE LA DIXIÈME ÉDITION.

L'accueil flatteur fait par le public à cette œuvre, ayant laissé neuf éditions insuffisantes pour défrayer les demandes, rend de nouveau la parole à l'auteur. Il n'en abusera pas. Nous n'avons rien à ajouter au texte ; nous lui laissons la forme dans laquelle l'a produite l'indignation. Aux émotions de notre douloureux pèlerinage est venu se joindre le murmure de honteuses machinations. La presse belge a témoigné de l'intrigue signalée par nous. A quelques semaines du jour néfaste, on peut juger, aux échos de l'Europe, si notre patriotisme a poussé sans raison le : *Garde à vous !*

A quelques lieues de la Meuse, que rougissait naguère le sang de nos soldats, en face de Bazeilles incendié, de tant d'autres ruines, l'ambition, qui a ce baptême de sang, osait encore s'afficher. Il semble que la figure de l'*Homme de Sedan* a dépouillé la honte sous un nouveau masque d'emprunt.

Lorsque nous avons cru devoir prendre l'initiative sur l'arrêt que la génération contemporaine adresse à l'histoire, en vérité nous n'étions déjà qu'un écho, sous la grande voix de la conscience humaine. De toute part, en effet, nous arrivaient mille détails : leur étrangeté, propre à enflammer le flegme le plus impassible, leur assignait plutôt le caractère étouffant du cauchemar que celui d'un fugitif rêve. — Il y a lieu de citer l'adage : *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.*

Au plus fort d'une lutte mortelle qui renferme le sort de la nation dont l'héroïsme fait partie de l'épopée, celui qui fut tenu seul responsable des conséquences, par Guillaume, se remet à conspirer encore. — Le prix, c'est la reprise de ce pouvoir

qui s'est évanoui par l'acte le plus honteux des annales du monde. — Pour avoir la vie sauve abrité dans un palais, Napoléon III n'a pas hésité à faire de Sedan le tombeau de l'empire où il a engouffré l'armée que la France affolée avait remise à ce qui n'était que l'impuissance d'un nom. — O fatal mirage! — Le délire de l'absolutisme, c'est une bouche d'abîme.

Quand se fera le bilan du passif que ce César dégénéré a posé sur la France, sans parler de celui de sang qu'il a mis au compte de l'Allemagne, l'esprit d'humanité reculera d'horreur. Vainement le génie, la gloire des armes, l'habileté diplomatique, la sagesse constitutionnelle ont concouru à l'envi à notre grandeur nationale; vainement le souvenir en est consacré dans le palais de Versailles que leur dédia Louis-Philippe; hélas! les images de ces grands hommes sont aujourd'hui les prisonnières de l'envahisseur. Tout le capital conquis, accumulé par les siècles a été follement engagé, dissipé, par un insensé, météore de ce désastre. Le faible intervalle écoulé de la

présidence à l'écueil de Sedan, dix-huit années, ont suffi pour jeter au torrent les attributs de la France royale séculaire, et ceux du rapide mais fécond passage du régime constitutionnel. Jamais la pensée d'un grand poète n'a trouvé une plus terrifiante application : « Il faut des siècles pour fonder un empire, il suffit d'une heure pour le renverser. »

Nous pourrions nous arrêter sur cette remarque, si bien appropriée au sujet. L'auteur va mettre en relief la pensée de la brochure, dans un dernier tableau. Le bonapartisme, ce négateur de tous les principes qui oppose au peuple les constitutions de l'ancien Empire, aux traditions monarchiques, la prétendue volonté démocratique ne voit, ne poursuit qu'un but personnel. En 1815, lorsque s'avançait l'Europe coalisée, la coterie implacable pressait le maître de conserver par la violence le pouvoir frappé à mort, sur le champ de bataille de Waterloo. Il s'agissait de faire enlever par ses séïdes les Lafayette, Dupin, Lainé, Pontecoulant, revendiquant le salut par le

droit national, à relever des cendres du despotisme militaire. C'était pour un homme, chair périssable, vouer une nation à l'holocauste. — Aujourd'hui, que la situation est plus grave encore, que trouvons-nous? — Sur la scène lugubre apparaît l'homme fatal. Autour de lui s'agite la coterie acharnée à ressaisir la proie. A l'instar du maître, ce protée de l'âge moderne, des messagers habiles à prendre tous les déguisements, tentent les crédulités, les défaillances, les peurs. Au fond, il n'y a que la morale traduite d'un adage célèbre : *Qui potest capere capiat.*

Mais pour couronner de nouveau le crime national, il faut mettre la France en pièces. Ce ne serait plus Allah et son prophète, ce serait la France à la merci de celui qui l'a perdue et livrée. Ah! s'il y a une ironie, capable de donner raison à l'impie, ce serait ce défi jeté à la foi, à la vertu, à la Providence. — Ce forfait! — A-t-on calculé les soulèvements de la conscience humaine, la révolte de la royauté à laquelle on proposerait cette complicité. Non, jamais! Celui qui

se porte l'héritier du droit divin ne voudra inscrire le nom couronné de victoires, hélas ! bien douloureuses pour la France, comme emblème du trône souillé où reviendrait, en profanateur, le spectre de Wilhemshœhe !

AVANT-PROPOS.

En vain la Providence, le sort des armes ont prononcé sur l'empereur renversé sous le poids de ses fautes. Du pouvoir qu'il avait élevé sur la violation du plus solennel serment, il s'est précipité lui-même dans la captivité. Celui qui a fait verser tant de sang ne voulait pas risquer le sien. Sa valeur, célèbre dans les bulletins officiels, a fait défaut au champ de bataille : il semblait qu'une si honteuse chute n'eût plus qu'à se dissimuler dans l'égoïsme d'une paisible retraite.

Au lieu de ce que lui prescrivait la pudeur la plus vulgaire, le bonapartisme, faisant de la mauvaise foi le cortége de sa défaite, intervertit les rôles, travestit les responsabilités : il y a donc l'urgence d'un devoir à dégager la lumière. J'avais voulu exposer l'idée sans enseigne. Après avoir lu, on comprendra pourquoi j'ai décliné l'anonyme. — C'est donc à visage découvert que je viens soutenir les droits de la vérité dans la justice. Puissé-je en réfléchir le rayonnement, sans lequel tout est ténèbres! En effet, il y a dans la vie de ces conjectures solennelles où se taire, c'est être complice.

Le moyen, en vérité, de contenir l'âme prise de douleur devant cet océan de ruines et de désastres! La vue s'y trouble, la pensée s'y anéantit à ce point que le passé le plus saillant n'est plus qu'un point perdu.

L'homme aujourd'hui soumis au jugement de l'histoire n'a-t-il pas conspiré successivement contre son pays, ses institutions? Les divers États de l'Europe, la grande république des États-

Unis elle-même ont été l'objet de ses trames. Il commença par rêver, décréter même, un jour, l'annexion de la Belgique (1), cet heureux pays où le malheur de la France a recueilli des sympathies, qui se traduisent en une admirable assistance pour les prisonniers et les blessés. C'est touchant. Honneur et merci aux Belges et au gouvernement de cette généreuse nation !

Hélas ! la France, abusée par le charlatanisme organisé qui avait accaparé jusqu'au monopole de la publicité, doit savoir aujourd'hui que l'homme aux *coupes sombres*, a étrangement employé les forces que lui a livrées le coup d'Etat sanctionné par les *plébiscites,* ce grand remords *national.* Il n'a servi qu'à féconder les anarchies par l'anarchie d'une origine criminelle ! Jamais expiation n'a été plus terrible.

Eh bien ! devant cette prétention qui étale le cynisme dans l'audace, — après Sedan, cette pierre sépulcrale du déshonneur sur un nom,

(1) Le maréchal St-Arnaud s'opposa à l'attentat. Cette trame ne fut point abandonnée, comme en témoignent les papiers des Tuileries.

sur une race, les laves de l'indignation la plus ardente ne peuvent être que les scories d'un volcan : il a pour foyer la fournaise de l'indestructible anathème.

Un journal publié à Londres, spécialiste de la restauration bonapartiste, avec l'argent dont on sait l'origine, *la Situation*, entreprend la propagande du mensonge — et de la calomnie. Il s'agit de faire renaître le pouvoir écrasé sous la bombe que le césarisme plébiscitaire a fait éclater contre lui-même. Nous avons recueilli une bombe prussienne sur le champ de bataille de Bazeilles; elle fut inoffensive, comparativement à celle que Napoléon fit éclater sur la France trompée. La première n'a atteint que quelques membres; ce qui est déjà trop; la seconde laisse une nation gisante sous le coup de l'ennemi. Voici le legs de l'empereur au pays qu'il brûle de victimer encore.

C'est donc l'heure d'ouvrir l'instruction criminelle, ne laissant aucune issue aux faux fuyants. Combien de faits, de témoignages accablants vont en surgir! Déjà ils font irruption dans

la presse de l'univers, qui, chaque jour, rend plus retentissant et unanime l'écho accusateur. Ce sont les préludes d'une dégradation ; les rois scandalisés ne déclineront, pas plus que les peuples, la voix de ce tribunal qu'on appelle l'opinion.

Mais l'auteur de tant de maux est celui qui, après en avoir provoqué, même consacré la cause, tout à coup, au mépris des avertissements de M. Thiers, ce Nestor de la politique, a prétendu étourdiment faire rebrousser l'effet. Devant la France, l'humanité, reste dont le véritable coupable, l'entrepreneur de ces hécatombes, de la mort, bien dignes de ce nom fatal.

C'est ce que nous allons démontrer.

COMTE ALFRED DE LA GUÉRONNIÈRE.

CHATEAU DE THOURON,

HAUTE VIENNE

(FRANCE).

I

Un homme s'est rencontré, non tel que Cromwell, pour faire amnistier son usurpation par la gloire et la prospérité nationales. A l'encontre du Protecteur, le prétendu sauveur de la mascarade sanglante du 2 décembre, a engagé, profané, perdu le patrimoine sacré, remis en ses mains, par un peuple pris du vertige d'un nom fastique. — C'est par ce sortilége, qui entraînera toujours la foule dans le piége, que le berneur des paysans dont l'ignorance ne saurait discerner ni principes, ni libertés, ni supériorités a pu follement bouleverser la tradition des âges, faire insulter

la gloire, — emprisonner les plus illustres de l'armée, de la tribune, — flétrir les plus honorables services, — démoraliser le suffrage universel, au sein duquel il plaçait le ver rongeur de la candidature officielle, — désorganiser toutes les branches, — faire pulluler les traitants, les péculats, les désordres en tout genre, allant jusqu'à offrir au pays une fausse armée, un matériel mensonger, enfin — pour dénouement tragique de cette comédie de vingt ans, lui donner la capitulation de Sedan, cet abîme dont le patriotisme et même l'étranger osent à peine sonder la profondeur.

II

Maître des emplois, de la fortune publique, chef d'une bande de sycophantes, de séïdes, — enrôlant toutes les ambitions, les cupidités, — enlaçant le pays dans les rets d'une police innombrable, — faisant tristement dire : « L'Empire, c'est l'espionnage, — affaiblissant l'armée du pays pour donner à sa personne une garde prétorienne où la patrie s'éclipsait devant l'homme distributeur des grades et des croix, — comptant, dans tous les recoins d'une administration formidable, des condottieri prêts à tout, ces Corses dont « les Romains, au dire de Tacite, ne voulaient pas pour esclaves : On sait quel

fut son sacre de sang et de proscriptions. On a rallié les symboles qui empruntent leur prestige au passé, où la religion s'unit à la tradition héréditaire, sous le bandeau des souvenirs qui moralisent une nation. Reims et son ampoule ont fourni aux Beaumarchais de la critique un texte d'inépuisable satire. Serait-ce mieux de canoniser la dérision plébiscitaire, sous la surveillance d'une soldatesque en débauche? Pour cette investiture, il y a deux vedettes, l'ignorance et la peur. — On peut raccoler les *oui*, le sang reste, ils ne le lavent pas.

Qui ne frémit en songeant à cette nuit du 2 décembre, quel tableau en a été fait! Mais ces horreurs, les émotions qui s'y rattachent, sont indescriptibles et mettent en mémoire ces paroles : « le sang appelle le sang, comme l'abîme appelle l'abîme. » Malheureux peuple, que celui où le pouvoir a une si criminelle origine! Qui contestera que Napoléon III s'est faufilé par une voie de sang et d'un système de terreur, près duquel a pâli dans ses effets, celui des Danton et de Robespierre! Encore ces hommes, auxquels s'attache le juste stigmate de l'histoire, avaient-ils pour excuse la patrie à sauver ; mais Napoléon, venant après Lamartine, qui avait tenu docile la foule et les clubs

révolutionnaires; après Cavaignac, Lamoricière, Bedeau, qui avaient désarmé l'émeute de la rue; qu'était-il autre qu'un exploiteur qui, se couvrant du masque de l'ordre, créait le désordre? Sous le vain prétexte de sauver la société, il fallait ouvrir pour elle, pour l'étranger et la nation, cette cascade de défiances, nécessitant ces armements ruineux. Ils couvaient Sedan, la plus funeste page de l'histoire de France, le siége de Paris, ce malheur immense, dont le fait seul est un désastre.

Et lorsque ces désolations épouvantent le monde, soulèvent contre leur exécrable auteur l'indignation des plus indifférents, alors que le Prussien lui-même, avant d'avoir semé la désolation dans les maisons envahies par lui, semblait, faisant la part de l'humanité, déplorer « que l'agresseur de son roi, » comme il le dit, l'ait obligé à cette rude et triste besogne, — que fait ce fugitif?

Après avoir détourné, pour le soin de sa personne, et celui de ses luxueux bagages rappelant les rois asiatiques, des forces si nécessaires là où l'on se battait, il se livre (1). Lui-même fournit la serrure qui va river la chaîne de captivité d'une armée, sur laquelle reposait le sort de la France.

(1) La lettre du général Wimpfem ne permet plus l'équivoque et ne laisse plus d'accès à la mauvaise foi : elle anéantit le certificat d'innocente aumône des aides de camp.

L'ambition exclusive d'un homme se joue de l'une et de l'autre. — Alors, emportant les débris de ses splendeurs insensées, étalage sous lequel, aux yeux de la foule hallucinée, il dissimulait sa petitesse, il ne rougit pas de montrer à son austère vainqueur, aux Germains étonnés, le contraste de tant d'humiliation avec la file des chevaux qu'il transporte dans un somptueux exil. — Les récits de ceux qui l'ont vu, à cette heure, pour lui grosse de tant de remords, respirent une pénible impression. Comment ne pas la ressentir, alors que ce faux empereur, source de tant de misères et de larmes, son éternelle cigarette *d'hébêtement* à la bouche, ayant pour réponse aux plus saisissantes causeries le continuel tic du tourment de sa moustache, lorsque, disons-nous, *cet envoyé de la fatalité*, que le chrétien nomme plus justement la colère divine, va se pavaner impassible dans le sybaritisme d'un palais du triomphateur, aumône que celui-ci fait au vaincu.

Voilà l'homme — ce n'est qu'un pâle galbe — de ce que cette figure dite longtemps indéfinissable a frayé, dans son cours de vingt ans, c'est-à-dire la voie de la décadence, comme s'il se fût donné la mission de creuser le tombeau de la France.

III

Ah ! celui qui écrit ces lignes, faisant écho à la grande voix de Chateaubriand, son premier et glorieux maître et modèle, crie à son tour, « non, je ne veux et ne puis croire que j'écris sur le tombeau de la France. »

Si cela pouvait être, il y aurait de quoi élever contre la Providence l'amertume de l'imprécation du poète orateur qui, à travers l'apothéose, des cendres, entrevoyait l'écueil où poussait la séduction d'un symbole. — Vainement, plus tard, Lamartine tenta d'écarter le masque qui dissimulait à la foule l'homme sinistre. Le peuple abusé

éleva de ses propres mains, au sommet de l'empire, ce souverain du désastre. Il enveloppe la patrie qui, comme Rachel, veuve de sa gloire, pleure ses enfants. Ce *sauveur*, comme il s'intitulait fastueusement, lui a-t-il fait assez boire au calice de douleurs et des hontes? Combien de ruines encore ? Combien de morts exigent l'ineptie et la trahison qui ont été le solde final laissé à la France !

Ceci dit, dans la sincérité de la conscience, pour la justice de l'histoire, dont le flambeau fera tomber l'œil sur de bien plus tristes découvertes et lamentables effets, nous aborderons une rumeur venue de la presse officielle de Berlin.

IV

Ces mystères d'iniquité — ces tripotages de toutes sortes empruntant les formes de pot-de-vin, ces audacieuses mises en commun de bénéfices à prélever par les associés sur la crédulité publique, drainant l'épargne des familles, affectant le capital provincial — ces marchés usuraires, l'exploitation des fournitures, les devis surfaits dans le monopole des travaux publics et adjudications d'État : la commandite de toutes les cupidités liguées ensemble contre cette pauvre nation livrée en proie aux cormorans — les licences accordées par le conseil d'État et le souverain ayant la manche large, à des sociétés de malheur, telles que celles du Crédit mobilier et tant d'au-

tres — les agents financiers transformés, un beau jour, en pêcheurs pour appâter, amorcer le capital, en faveur du Mexique, guerre entreprise pour le profit de quelques spéculateurs, grâce à une misérable majorité de serviles, vainement avertis par l'illustre Thiers : — tels sont les souvenirs qui non-seulement blessent la France, mais encore l'humanité, aussi l'honneur des couronnes, dans la moralité dont les gouvernements doivent l'exemple aux peuples. Ah! voilà des témoignages qui se lèvent accablants, solennels, pour protester contre une ténébreuse intrigue de l'empereur déchu et ses associés; de leur part, il faut s'attendre à toutes les folles conceptions; on dirait des joueurs désespérés. Pour retrouver leurs grosses prébendes, non conquises par des services, mais fruit de l'abjecte courtisanerie, que ne feraient-ils pas (1)!

(1) Nous laissons parler un témoin oculaire, sur le témoignage de l'*Etoile belge*.

« Ce qui m'a le plus frappé, lorsque j'ai vu l'empereur, le prince Ney de la Moskowa, Pajol, Castelnau et Reille, le 2 septembre, au château de Bellevue, ç'a été leurs brillants uniformes; on eût pu croire par la splendeur de leurs vêtements qu'ils étaient les maîtres de la situation Il paraît que ceci n'a pas fait le meilleur effet sur les soldats français fatigués et harassés. La veille de la bataille de Sedan lorsqu'une partie de l'armée de Mac Mahon a vu arriver l'empereur, son état-major et toute sa maison militaire, dans leurs splendides costumes, pas un soldat n'a crié : « Vive l'Empereur ! » Quant à la maison militaire, elle a été huée. Les zouaves les ont engueulés, m'a dit un officier, en se servant d'une expression un peu soldatesque. »

V

Quoi qu'en puissent dire les journaux officiels et la presse de Berlin, ceux qui tiennent pour principe que la moralité d'un gouvernement doit répondre à celle de la conscience humaine ne sauraient admettre une aussi téméraire allégation, en ce qui se rattache à ce projet qui laisserait un honteux rôle à la Prusse. Car il est une loi souveraine qu'on a dit avec raison être la religion de la terre et que Montesquieu a définie être l'essence d'une monarchie, c'est l'honneur. Eh bien! on n'y forfait pas impunément, quelque puissant que l'on soit, à la face du monde.

Napoléon III en a subi le châtiment; avant lui, son oncle, qui était l'Attila acharné aux vieilles dynasties, en avait fourni la preuve encore plus frappante, lui l'assassin délibéré de Condé, le voleur de couronnes même par guet-apens, au besoin, comme il le fit pour l'Espagne, l'*insulteur* de l'héroïque et belle Louise de Prusse, laissant un volcan de colère au cœur d'un peuple dont la France plébiscitaire, folle, chauvine, est la victime aujourd'hui. — Quand on n'est ni Catilina, ni Napoléon III, quand on a le respect d'un nom, de ses souvenirs glorieux, celui de l'opinion du monde, on n'assume pas inconscient de la pudeur et du sens commun, la responsabilité d'un outrage qui ne s'adresserait pas seulement à la France indignée, protestant par son dernier homme de cœur et d'honnêteté, mais qui appellerait le *tolle* de l'Europe. Elle lancerait le stigmate à l'Erostrate qui viendrait brûler le temple où la moralité humaine a élevé l'hôtel des honnêtes gens. Là il n'y a pas deux manières de sentir, de recevoir, de conclure, ce n'est pas une règle autre à Berlin qu'à Paris, à Londres et à Saint-Pétersbourg.

L'écho de la cabane répond à la voix des villes; l'ouvrier, dans son échoppe, concorde avec l'aristocrate, lorsqu'il s'agit d'honorer ce qui est

grand, de flétrir ce qui est odieux — Voilà ce qu'on appelle l'opinion : elle assigne à chacun sa place. La noblesse des actions se détache dans sa lumière, le stigmate se pose sur les profanateurs.

Ainsi donc, à ce point de vue, il est facile de faire la part de chacun et de pressentir le cours des choses. Quelque prix que puisse offrir le bénéficiaire déshonoré d'un pareil marché, quelque disposé soit-il à fouler toute décence, à faire du peuple dont son nom a surpris la confiance, la litière sanglante d'une âpre convoitise, succédant à l'ambition effrénée qui lui a fait engager la guerre, sous un fallacieux prétexte, oh ! ce n'est pas un roi de race qui descendra à la bassesse d'un pareil marché, qui peut laisser le laurier de la victoire s'égarer, se flétrir dans une pareille boue (1).

Quelque grande fût la soumission de sa poupée impériale, prête, au besoin, pour retrouver les vaniteuses mollesses de son sybaritisme couronné, à faire de sa main l'étrier de son vainqueur, eh bien ! celui, par le fait de l'abjection même de sa créature restaurée, ne peut et ne veut épouser le discrédit, provoquer l'horreur qui surgirait

(1) Le discours de M. Thiers, dans la séance du Corps législatif du 15 juillet 1870, exclut le démenti *posthume* de l'empereur.

d'une si honteuse anomalie. Quoi ! ce serait là le prix du sang versé à torrents, de ruines par milliards, tapissant la France, et refluant sur l'Europe atteinte elle-même par l'anéantissement de tant de valeurs, où puisaient son commerce et son industrie ! Quelle ironique compensation au deuil de tant de familles qui, en Allemagne, pleurent aussi des héros confondus dans l'ossuaire des nôtres, sur tant de champs de bataille d'une guerre, dont est uniquement responsable cet homme sinistre, l'empereur des *plébiscites !* C'est justice d'y solidariser sa majorité formée par la candidature officielle, cette forêt de Bondy du suffrage universel. Dans un ouvrage, l'acte d'accusation le plus complet et le plus énergique qui, — suivant l'expression du *Temps*, — ait été dressé contre la politique intérieure et extérieure du second Empire, les plaies du système ont été dévoilées dans leurs terrifiants aspects (1).

Que celui, tour à tour meurtrier, — ravisseur de l'antique et légitime patrimoine de la maison d'Orléans, lequel avait été respecté et tenu pour inviolable par la république de MM. Crémieux,

(1) *La Politique nationale*, grand in-8° de 500 pages par le comte Alfred de la Guéronnière, auteur des *Hommes d'État de l'Angleterre, de la Prusse et de l'Europe;* de *la France et l'Europe*, de *la Voix de la France*, etc., formant les annales de toutes les défaillances du second Empire.

Ledru-Rollin, Louis-Blanc, par la nation; — que le dilapidateur du fonds national et, en particulier, du budget de la guerre; — que l'inventeur du plébiciste, cette façon d'escamotage, par le crible de l'ignorance du paysan ou de la passion populaire si facile à enflammer, appliquant les procédés de Robert Houdin à la souveraineté non conquise, mais artificiellement dérobée aussi dextrement qu'une muscade; — que le conspirateur dont les ténébreux desseins ont eu tour à tour pour objectif les peuples flattés, entraînés et abandonnés, les couronnes et États divers qu'il a prétendu dissoudre, les uns par les autres, avec un machiavélisme en action qui, finalement, s'est retourné en expiation contre le provocatenr; — que l'entrepreneur d'un pareil et si complet chaos, à l'aide d'un diadème et d'un nom dissimulant, pour la foule, son indignité, ait pu persuader aux paysans, voyant, les uns en lui un sorcier, les autres, par le fanatisme de l'oncle, tôt ou tard, l'infaillible rénovateur d'Austerlitz et d'Iéna; enfin, par sa fourmillière d'agents et sa cascade de mensonges du charlatanisme, sous toutes les formes, ayant mis dans toute la gente rurale et fonctionnariste l'écho adulateur que lui seul, Napoléon III, plus fin que les rois ses frères, inférieurs en génie, plus

profond que le comte de Bismarck, les Gortschakoff, les hommes d'État de l'Angleterre et de tous pays, finirait, comme coup décisif du maître, par recueillir les épaves, du naufrage de ceux dont il avait marqué la chute, à l'heure où il lui plairait de sonner leur agonie, sur le cadran du temps; — que cette pluie d'adresses, de compliments, de consécrations idolâtres, par les corps constitués, dans un esprit de servilité digne des jours dégradés du bas-empire, — qu'un magot de telles flatteries, élevé par les Rouher, les Lavalette et tant d'autres, à l'infaillibilité d'un Dieu, objet, pour ces tigellins, de plus d hommages sur le trône de sang et de boue du 2 décembre que le roi des cieux; — qu'halluciné par les voluptés et la vapeur que des courtisans pareils devaient répandre dans cet esprit sombre d'abord, détraqué plus tard, il ait pu pousser l'infatuation jusqu'à se croire missionnaire de la fatalité pour reporter à l'Europe (1) monarchique ou constitutionnelle

(1) Un homme dont l'atticisme de langage burinait la pensée, M. Cousin, me disait un jour : « Napoléon me fait l'effet d'un pirate qui, envahisseur d'une île, veut légaliser sa déprédation : voici comment il s'y prend : il occupe l'escalier et le rez-de-chaussée et se fait le truchement des communications entre les intérêts et classes : il dit aux pauvres, aux travailleurs relégués dans les dessous inférieurs, en leur montrant les étages supérieurs : Vous entendez ces cris de joie des riches, des privilégiés, ah ! les égoïstes, ils vous laisseraient mourir de faim, mais fiez-vous à moi, pauvreteux que vous êtes, je vais les mettre à contribution pour vous

qu'il enveloppait dans le même ostracisme, la dissolution qu'il a inoculée à la France, où il a tout bouleversé, sans rien reconstituer; qu'au-dessus de cette mer de larmes survive l'homme sinistre voulant ajouter des ruines à celles dont il a

secourir : « alors on découvre la perspective chatoyante du socialisme; puis se retournant, ce trompeur, par inclination et calcul, dit aux riches : « Vous entendez ces rugissements de convoitise contre vous, on veut vous dévorer, le spectre rouge vous guette, moi je le contiendrai, je l'anéantirai ; seulement, cela exige de grands sacrifices; on ne saurait trop payer sa sûreté. » Alors on accroît l'impôt, on multiplie les emprunts. « *Je n'ai rien tant de peur* que de la peur, disait le sage Montaigne. » On sait, en effet, où a abouti cette double mystification ; que, procédant par voie tortueuse, en homme nourri d'une haine contre le passé dans ce qu'il avait d'auguste, contre le génie dans ce qu'il offre de recours à une nation trop longtemps abusée, ne voyant que ses sycophantes, il ait mis pour lui et pour eux la France en coupe non réglée, mais sombre ; — qu'il l'ait drainée, saignée, et par la formation de ces sociétés rapinières, par l'octroi à ces traitants, accapareurs établis sous l'enseigne de l'estampille impériale; — que, sous le prétexte qu'à lui seul appartenait le pouvoir de constituer ou d'effacer; — qu'en lui, par la délégation plébiscitaire, résidait la démocratie autoritaire dès lors, pouvant aviser comme bon lui semblerait; — qu'à ce titre suspect, mais acclamé par la tourbe des stipendiés, il ait pu, au mépris de toutes les règles de morale comme de la véritable économie politique, se jouer de tous les principes ; — que, violateur dans le droit politique international, il ait fait entrer dans les affaires une flibusterie légalisée, dont les conséquences vont envelopper dans une ruine commune des millions de dupes de tous rangs et classes ; — que par suite, il ait facilité et encouragé la création, à toutes enseignes amorçantes pour la crédulité, de ces montagnes de fausses valeurs, hélas! gouffre de tant d'économies, de capitaux ; — que, dans une partie où il engageait la fortune de la France le sang de ses enfants, l'avenir de cent générations, il ait mis le comble, par la malédiction universelle même des soldats qui l'ont si souvent acclamé, par le mépris du monde pour le pitoyable acteur qui, par une porte dérobée, se sauve honteusement au lieu de mourir sous le drapeau qu'il a compromis : — qu'arrivé à ce point de décadence (le mot est trop doux encore), il ne craigne pas d'y mettre le comble *summa injuria*, par le dernier outrage aux lois divines et humaines ; — qu'il soulève la conscience de qui n'a pas abjuré Dieu et garde une étincelle d'honneur, un reflet du vrai ; eh bien ! quelque effrayant que soit ce cynisme, il est dans la fatalité de cette nature. Elle tapisse sa vie de conspirations, de men-

semé sa route, ceci est la fatalité de son caractère, empreint dans celle du passé.

songes, leur cortége obligé, jonchée de déceptions, de malheurs, marquant son funeste passage. Soit qu'il touche à l'Italie, à la Pologne, à la question américaine, — au Mexique, — à l'Allemagne, — aux utopies dont il vient couvrir ses déconvenues, — enfin à la question espagnole, où il complote avec Prim qui l'abandonne, il n'a qu'un but, idée fixe, écarter Montpensier. Il finit par arriver à la question allemande, il veut biffer ce qu'il avait consacré au moyen d'un post-scriptum dont il savait la frivolité, en arguant d'une fausse pièce et d'approbations diplomatiques *imaginaires*, aux applaudissements d'une majorité frappée de vertige? N'était-ce pas la préoccupation purement dynastique de ce Bonaparte aiguillonné par sa haine corse, qui *égarait une fois de plus*, *comme toujours*, *la politique nationale.*

Sous la foudre de ces souvenirs — de ces fautes sans exemple — de ces impudeurs, après Sedan, après cet acte inexplicable que l'armée prisonnière appelle *la trahison impériale*, — cet homme serait assez étranger au sens moral, au remords, pour se flatter, fardé de ruse, en offrant au vainqueur qui le détient splendide prisonnier, sa soumission comme surenchère, pour asseoir sur ce trône qu'il a souillé, soit sa livide figure, soit l'émanation de son sang. Contre ce sacrilége les flots de sang versé reculeraient d'épouvante. Comment l'hôte de Willemshœhe ne voit-il pas que les spectres, les prisonniers, les familles frappées, tous, jusqu'aux dieux mânes des maisons incendiées, uniraient le murmure inapaisable de leur malédiction! Quoi! une guerre à laquelle se rattache cette tragédie, ouverte par l'agression de Saarbruck, pour donner à *l'enfant le baptême de feu*, qui s'est continuée par Wissembourg, Wœrth, Bazeilles, Sedan, qui enveloppe Paris en ce moment, se dénouerait en relevant le trône sanglant de celui qui l'a conçue et conduite sur tant de souffrances, de tombeaux. Ce livre a pour but de montrer que c'est impossible.

VI

Là se détache un point de vue qui dissipera toute équivoque.

L'empire reconstitué devait rappeler, sur la France, les défiances que le premier avait laissées au cœur des nations et des dynasties humiliées. — Ce qui est pis encore, c'est d'avoir naturalisé la présomptueuse et dangereuse illusion d'une force, d'un pouvoir, d'une domination irrésistible, comme par l'effet d'un talisman. C'est que Napoléon Ier développant une force surhumaine, avait surfait l'effort national; à force de génie, il l'avait poussé au delà des limites du possible. Au contraire, Napoléon III, abaissé d'esprit et de cœur,

a dépensé follement le capital de force et de gloire remis sans contrôle, entre ses mains débiles. La France le paye aujourd'hui.

Cependant l'expédition du Mexique, tant d'autres méfaits se levaient contre le pouvoir discrétionnaire réclamé par le plébiscite. Huit millions de voix n'en ont pas moins acclamé le césarisme. On aura beau faire, la déconvenue vainement multiplie les leçons pour l'ignorance, pour la foule superstitieuse; bien longtemps encore il y aura le fanatisme de ce nom. Les malheurs venus par lui couvrent la France du deuil de sanglantes défaites dues uniquement au chef de l'État. Néanmoins, que dit le paysan aveugle dans sa fascination? Il s'en prend à tout autre qu'au coupable, il crie à la trahison. L'égorgement du comte de Moneis est un éclair de mort sur ce redoutable abîme, que quelques jours de plus de l'empire eussent ouvert sur mille points divers. Si, comme au temps du Vieux de la Montagne, il est un charme qui puisse faire les séïdes, il est dans ce nom fatal. Pour lui, les campagnes, une fois relevées de leur étourdissement, se précipiteraient à de nouvelles folies; comme l'a dit Béranger :

« On parlera de lui sous le chaume bien longtemps,
» Car on n'y connaît pas d'autre histoire. »

Là est le péril pour la France en même temps que pour le monde. L'ignorance accouplée au suffrage universel en rendrait le retour facile en même temps que redoutable. La fatalité est inhérente à certains personnages, à l'ombre même de leur mémoire ou de leur sang dégénéré. Le paysan, en vérité, perd sa raison quand il entend prononcer ce nom : Napoléon.

Telle est la vérité qui frappe quiconque, égaré dans les campagnes, aura occasion d'entrer dans une cabane, causer avec le laboureur, qui a pour musée national deux ou trois enluminures grossières des victoires de l'Empire. Tout est là pour lui. Les hommes d'État, les libertés constitutionnelles, les forces des autres pays, pure chimère à ses yeux. Qu'on plaisantât à cet égard, que l'on fît des journaux et des discours, rien ne prévalait contre ce fétichisme créé par le *catéchisme* napoléonien, un petit almanach tenu pour plus vrai que l'Évangile du Christ. Toujours est-il que, dans un gouvernement où la loi vient du nombre, c'est le paysan qui prédomine. Il déborde les villes, siége des lumières, il les *gouaille* avec malice. Ainsi s'expliquent les folies *caligulaires* du second Empire. A cette sinistre lumière se découvre la cause des malheurs de la

France. Une ligne noire de M. Dupin, dans sa division topographique, marquait l'ignorance; en est-il une qui puisse être à l'unisson de cet aveuglement des villages? Ni Waterloo, ni le 2 décembre, qui inaugura l'escamotage abominable, ni les plus douloureux revers, n'ont pu dessiller la majorité rurale. En attendant que le désastre de Sedan fasse tonner la malédiction nationale par la voix de France et de l'Europe, il est prudent de se précautionner contre une nouvelle surprise à l'ignorance. Vient le propos de l'adage : *Mens agitat molem.*

VII

Ce n'est pas un tableau fantastique, c'est à peine une esquisse d'un désastre, qui reporte sur celui auquel en revient la principale part une responsabilité plus brûlante que la tunique de Déjanire. — Voit-on ce que cette entreprise lugubre de l'œuvre de l'élu plébiscitaire a enfanté de souffrances humaines dans le présent, légué d'onéreux sacrifices aux générations futures, en supposant l'hypothèse de la moins funeste issue! Il faut considérer dans la tâche qu'a M. Favre l'état désespéré où l'empereur a laissé la France? Qui peut ainsi mesurer la profondeur de l'abîme

entr'ouvert par la présomption, frayant la route par le crime, par la désorganisation, à cette grande catastrophe?

Que Guillaume, ce fier monarque qui invoque le droit divin en l'appuyant d'une victorieuse épée, lui l'héritier opiniâtre, plein de foi, du grand Frédéric; que représentant d'une origine et de doctrines en opposition avec cet accouplement de socialisme dont Napoléon a fait l'enveloppe de son arbitraire sans frein, — que le comte de Bismarck, sans nul doute un grand architecte d'État, sur les entreprises desquelles M. Thiers et nous-même avons en vain averti le pays; — que ce ministre, dont la logique terrible, dans la mission qu'il poursuit, secondé par une rare sagacité, — que le planisphériste d'un nouvel empire veuille se donner non pour auxiliaires, mais comme obstacles et fulminates, les soulèvements de l'âme nationale, l'épouvante des honnêtes gens révoltés, — qu'il blesse la fierté des couronnes troublées par cette impossible résurrection; — croire que souverain, chancelier, gouvernement de la Confédération du Nord s'abaissent de la sorte si au-dessous de la hauteur de leurs vues, — qu'ils puissent rouler si bas du sommet de leurs prin-

cipes, si l'on veut de leur superbe ambition, par cela même exclusive non des moyens terrifiants, mais des vils complots, — qu'ils importent les procédés de l'immoralité napoléonienne dans leur politique, — voici ce que nous refusons de croire, par respect pour ces terribles adversaires ! — Le laurier n'entrelace pas le pilori du coupable. Les procédés de la vraie grandeur, le soin de sa réputation, la coquetterie de la gloire excluent cet accès au mépris; on ne peut vouloir assurément, à aucun prix, lui fournir cette justification. Tout homme qui se respecte, à quelque parti qu'il appartienne, doit donc considérer comme apocryphe cette prétendue participation, ou propension, à un projet aussi scandaleux. Une *vilainerie* de cette nature serait l'opprobre sur le front des plus glorieux.

Car si le souverain déchu, à défroque plébiscitaire, est capable, à tous prix, en avalant la honte comme de l'eau, en souscrivant à toutes les capitulations antinationales, de vouloir, gnome sorti de la mort, se ruer, de nouveau, en exploiteur sur sa victime, la France ; s'il l'ose, après Sedan, où, par une raison qui se fait transparente, il a livré l'armée française rançon de sa personne, tel qu'un rat dans une souricière ; de-

vant ce nouvel attentat, un si grand choc des consciences se fera, que l'audace n'aboutira pas. Contre elle commencera par s'élever l'anathème du soldat; il fallait l'entendre à Sedan; il fallait le voir défiler, la rage dans le cœur, en longues files, sous l'escorte des vainqueurs; il faut avoir recueilli ses récits et jugements sévères; il faut avoir visité ce vaste champ où la défaite était écrite d'avance par la topographie qu'a méconnue le plan de la bataille, où le soin de la sûreté de l'Empereur dominait la question militaire et nationale; on sent partout la fatalité dans laquelle cet homme enveloppe, par des fils diaboliques, pays, armée, présent, avenir! Comme les harpies de la fable, il empoisonne ce qu'il touche.

Ainsi l'histoire, écho courroucé du sentiment public, n'aura pas à gémir sur une restauration où le crime entraînerait, comme le spectre dans la danse macabre, la victoire, la politique, et la diplomatie de l'Europe. Ce serait pis que la révolution de la violence, ce serait le sacre par le mépris.

Croire que le futur empereur d'Allemagne, qui en recevant la déclaration de guerre, au milieu de sa famille, entouré de Moltke et de Bismark, prenait le ciel à témoin que Napoléon était l'agres-

seur (1) responsable ; — s'imaginer que lui et le Richelieu allemand qui a dépassé le nôtre, acceptent la souillure d'un compte à demi avec le contact napoléonien : à moins de voir cette profanation par nos yeux, à moins d'entendre par notre ouïe rétracter le langage auquel ils nous ont accoutumés depuis 1866 et que nous avons caractérisé ailleurs, jusque-là nous ne croirons pas qu'ils puissent s'envelopper dans le linceul d'une pareille infamie. — Pour avoir les faux sourires d'une troupe de *gamblers*, ce ne sont pas des autocraties, des aristocraties, ce n'est pas le puritanisme protestant, ce n'est pas un peuple fougueux dans sa vocation, austère dans ses mœurs, fier dans ses professions, d'une si haute culture intellectuelle; aucun d'eux ne consentirait, au prix de quelque bassesse que ce fût, à prendre la diabolique responsabilité du retour d'un règne qui a réuni toutes les anomalies démoralisatrices. Ni la légitimité, — ni les évocateurs du droit ne sauraient servir de parrains à l'illégitimité des principes et des personnes, — de même qu'à la flibusterie plébiscitaire élevée sur le mépris du droit traditionnel, au

(1) Plus tard Guillaume le séparait de la France. De ce langage il ressort que le coupable tombé, il serait humain d'arrêter l'holocauste dont, suivant le roi de Prusse, son prisonnier est le seul auteur. Voilà le cri de la justice et de l'humanité.

point de vue monarchique, sur celle de la souveraineté de la raison, au point de la démocratie honnête, jalouse de régler sa marche sur l'esprit nouveau.

Ce serait donc pour réimposer ce régime de renégats, à la pointe de leurs canons sur le monceau de victimes des deux races, que l'Allemagne aurait fait ces efforts de géant, dans ce long parcours de morts. — Ici, l'absurde des fantaisistes du projet le dispute à l'odieux. Quoi! la fausse grandeur qui s'est elle-même jetée en bas du haut de la colonne de l'oncle réapparaîtrait tout à coup. La décadence du bas-empire n'a rien de comparable. Le césarisme souillé à ce point, trouvant une race royale comme sa garante, couverait en Europe les laves du socialisme. Chaque jour apporte un nouveau méfait. L'Empereur s'est dérobé à sa mission – a forfait à son devoir envers son peuple — comme à ses déclarations envers l'Allemagne, à ses offres même au roi Guillaume, témoin la révélation sur le tentateur Benedetti.

Écoutez ce tonnerre qui roule chaque jour plus tonnant dans l'esprit public; c'est pour avoir démoralisé la nation que Napoléon III recueille le dégoût de l'Europe dont le prince Albert et tant d'autres se sont fait les organes.

VIII

L'affaire des adresses provoquée par M. de Morny, figure élégante sous laquelle se dissimulaient tant de passions, fut sur le point d'allumer la guerre avec la Grande-Bretagne. Il a été révélé par nous, dans un autre ouvrage, comment cette extravagance fut prévenue : son accomplissement tint à un fil. La guerre, dont le même souverain a pris l'initiative à l'égard de l'Allemagne, alors qu'infidèle il retenait dans une infériorité numérique l'armement de la France, semble avoir eu pour motif une rancune corse. Mais au lieu d'un individu qui dénonce la vendetta, à ses risques et périls, c'était un autocrate de la guerre qui

jetait dans sa querelle la vie de son peuple.

Le vice et le faux étaient entrés à ce point dans l'âme oblitérée de Napoléon, qu'il ne sentait pas les outrages qu'il faisait à sa mère, en couvrant d'honneurs des hommes dont l'origine émergeant au regard de la foule devait altérer le fils. Le diadème ne couvre pas, il affiche. Qui lui faisait ainsi braver l'opinion, si ce n'est le mépris des hommes qu'il jugeait à sa mesure. Peut-être aussi importait-il au pouvoir une funeste idée, plus en rapport avec l'atmosphère de la cour d'assises qu'avec celle d'un trône : c'est que les déclassés, en rupture avec les principes, sont les plus dociles instruments. Aussi a-t-il lancé la fusée qui devait donner le signal des malheurs de la France appuyé sur trois hommes de mauvais augure.

L'un était rénégat de la République; l'autre avait délaissé la légitimité, sa caressante nourrice; le troisième (1), champion des tristes bureaux arabes dont il avait fait partie, prétendait faire sortir la régence du désastre et des hontes de Sedan, au moment où il s'agissait de prévenir les effets de la juste colère du peuple par la déchéance, qui était un devoir. Autrement, la nécessité, plus forte que l'intrigue, allait dicter son

(1) M. Jérôme David.

arrêt à l'assemblée, frappée de terreur. L'invasion de la Chambre était l'inévitable conséquence de l'hésitation des aveugles de la majorité. Ils voulaient par voie oblique, imposé au public indigné la race qui portait le stigmate de l'impopularité et de la défaite; et, là encore, ne savait-on pas ce qui est aujourd'hui témoigné par Wimpffem, c'est que le chef, pour échapper au péril, a livré son armée, en trahissant son devoir. Il n'a pas été fait prisonnier en combattant l'épée à la main, comme les chevaleresques vaincus de Poitiers et de Pavie. — Après avoir engagé la guerre seul, il ne s'inspire que de lui-même pour faire arborer le sombre drapeau de la soumission. Il se dérobait par la porte de la honte, mais il plaçait l'armée dans la cage de la captivité; il jetait au gouffre la fortune et l'honneur de la France.

La République est dont née de l'obstination dynastique à s'imposer quand même, comme la guerre a été le fait exclusif du parti bonapartiste; —il ne faut pas laisser au subterfuge, à la mauvaise foi, un accès pour reporter le blâme sur qui les a avertis. La paix (on ne saurait trop établir les faits donnant pour chacun la mesure de sa responsabilité), M. Thiers en avait tracé le programme : — il était accepté par le roi de Prusse,

— l'opposition s'était ralliée à l'esprit, à la pensée du célèbre homme d'État. — Le *Times*, ce journal d'une grande autorité, a, dans des articles de la plus haute portée, mis en relief tous les torts de l'empereur. On ne trompera ni les cabinets, ni M. de Bismark, ni les classes éclairées, qu'on désigne, sous la dénomination *de la galerie du premier européen.*

L'incrédulité que nous opposons à ces rumeurs propagées par de certains organes de la Prusse, ayant laissé supposer la propension de M. de Bismarck pour une restauration impériale, n'est au fond qu'un hommage à des adversaires qu'on peut combattre (et nous l'avons fait toujours), mais il faut en reconnaître l'habileté. C'est le devoir de l'homme politique de repousser les illusions et de s'élever au-dessus de la partialité.

Le motif prêté à M. de Bismarck a une profondeur de dégradation, où sa fierté ne peut pas plus tomber que sa prévoyance. Ce n'est donc pas lui qui redressera le césarisme napoléonien, ce symbole brûlant de la guerre et de la perfidie.

IX

En général, le public est trop enclin à attribuer aux chefs d'empire, aux grands ministres, un machiavélisme qui écarte la moralité d'un vaste but à poursuivre. Le génie créateur, même conquérant, a pour meilleur auxiliaire la conscience humaine à mettre de son parti. Après l'œuvre de destruction accomplie en terrifiant la chair, vient l'œuvre de la reconstitution. Pour que le succès même obtenu ne soit pas passager comme un rêve, il faut gagner l'esprit. On n'y réussit que par l'honnêteté.

Ainsi, il y a des positions où, grandi par elles,

par les actes, par le dessein que l'on se propose, sous le regard braqué du monde que tient attentif un grand renom, dans l'ordre moral comme dans la conduite pratique, on ne rompt pas avec la conscience universelle.

Voici pour le principe, alors qu'il est la colonne d'un idéal incarné dans des succès inouïs. Les lugubres, mais immortels lauriers de Kœniggraetz et de Sadowa devaient remener la massue de l'hégémonie prussienne sur le pâle héritier de Napoléon Ier, dès lors qu'après *avoir souscrit à l'établissement d'un empire allemand*, tout à coup il veut, par un procédé oblique, réagir contre ce qu'il avait encouragé et salué comme propice. Cet incapable, auquel l'officiel et une presse gagée prêtaient la profondeur d'un immense génie, n'avait pas vu que proclamer *maudits* les traités œuvre de M. Talleyrand, surprise faite aux vainqueurs, c'était préparer sa propre déchéance. — Grâce à lui, la France suspecte était compromise *dynastiquement*, par le retour même à la dynastie Bonaparte, très-fatal mariage ; elle était — *politiquement* — isolée par le fait même de ces façons d'un capitaine fracasse, qui n'avait rien à offrir que cette perpétuelle rengaîne des souvenirs d'une autre époque. Répétés à tout

propos, ils devenaient une injure, une menace, un agacement pour les gouvernements et les peuples étrangers.

Ah! si les mânes frémissent au bruit de la terre, ceux que le prince de Joinville alla chercher à Sainte-Hélène, et qui reçut l'hommage d'une grande nation, doivent rejeter leur linceul, sous la honte imprimée à ce nom fabuleux par *Napoléon le Petit*. Augustule a fini l'histoire de César; l'ironie de la Providence se retrouve à travers les siècles rééditant les mêmes leçons.

X

L'ordre des intérêts de la Confédération du Nord n'est pas moins concluant contre cette restauration. Devant l'effusion du sang allemand qu'a nécessité l'invasion du roi Guillaume, prétendre ramener celui auquel s'attache cette responsabilité, plus dévorante que la tunique de Nessus, ne serait pas moins injurieux pour l'Allemagne bafouée que pour la France indignée. Il appartient à des politiques à courte vue, à des abâtardis de la ruse, aux fauteurs du mensonge, aux terriers des mines secrètes, des embuscades honteuses, d'avoir pour instruments des êtres su-

bornés, prêts à tout. Autrefois, sur des peuples barbares vaincus par eux, les Romains établissaient des rois leurs créatures. Des moyens analogues sont pratiqués dans l'Inde, des rajahs pensionnaires de l'Angleterre règnent sur une race dégradée livrée à leurs rapacités! Mais, où se trouvent la parité, l'analogie des lois et des mœurs? Qu'y a-t-il de commun entre la France, sa nature, l'esprit moderne qui la possède et la pousse, avec les peuples de l'ancienne servitude et les castes avilies de l'Inde?

Ainsi le code de l'honneur, la logique des intérêts eux-mêmes, si souvent en contradiction, s'accordent, en cette conjecture, pour dire à l'homme sinistre qui ne vit dans l'élévation extraordinaire à laquelle le porta l'idolâtrie d'un nom, à ce souverain lépreux dont la vicieuse autopsie surenchérit les dégoûts connus : « Homme de malheur, vous avez perdu un peuple en léguant à l'histoire, à l'instar de ces grands criminels que la justice laisse à la phrénologie, l'emprunt d'un masque nouveau, celui de la fatalité. *Vous avez désacré la vérité et la foi humaine*. Vivez enfoui sous ce poids de souvenirs, vous n'avez plus qu'à jeter sur ce catafalque sans gloire la courtine des millions que vous avez emportés Mais

votre règne sur une nation chrétienne serait la négation profanatrice de tout ce que l'Évangile proscrit et l'honneur réclame. »

Que pourrait être un empire repétri avec des misères si lamentables, surgissant de tant de sang et de ruines? Il serait une insulte aux chaumières incendiées, aux populations chassées sans asile, aux famines, — cortége d'une pareille guerre, — aux malédictions formant un concert infernal dont l'écho troublerait l'Europe, en figeant le remords au cœur des complices. — Il semblerait la statue du commandeur placée sur le trône de Louis IX, pour en faire descendre, au lieu du doux rayonnement des vertus du saint roi, la vengeance, la colère, le désespoir.

XI

Il est un personnage terrible, dont la poésie a grandi l'horreur, c'est le Don Juan remis en scène par Molière et lord Byron. A travers les déguisements que revêt l'ironique corruption de ce fripon, pour lequel il n'y a rien de sacré, un jour il apparaît avec tous les insignes de la plus pure dévotion. — Ce n'était rien cependant en regard de ce que se proposerait Napoléon III. L'imagination du plus sombre des poètes serait restée bien en deçà de l'horreur de ce plan; s'il lui était donné, par la réussite, de souiller l'histoire, ce serait le Bazeilles de la morale. Seulement, l'incendie de

cette cité a été la lugubre prouesse de quelque obscur capitaine.

Aujourd'hui ce serait le Roi, dont M. Russell traçait ces jours-ci la figure accentuée, qui *ayant foi au droit divin, se croit une mission*, viendrait consterner la conscience humaine. Pour jeter sur la terre la sacrilége ironie de la force, il n'imaginerait rien de mieux que de couronner le coupable, et de l'armer du glaive aiguisé sur la meule étrangère, pour le supplice des familles pleurant les victimes entassées par cet empereur de la défaite et de la mort. Ce blasphème-là ne tombera pas d'une bouche royale. Sous son feu dévorant, le capitole du vainqueur lui deviendrait un cuisant remords.

Comme nous, une même impression saisit les visiteurs des champs du carnage. — La stupéfaction de la ville de Sedan témoin de la défaillance de son hôte impérial, — les 90,000 hommes qui sont allés rejoindre les 60,000 plaçant 150,000 de nos compatriotes dans cet exode de la captivité (1) — les officiers prussiens étonnés d'une soumission sans exemple dans les annales de la guerre, — un empereur qui fuit pour se rendre, au lieu de

(1) Les capitulations de Toul, de Strasbourg, et d'autres combats de détails en ont encore accru le nombre.

combattre, et de faire pour lui et les siens la trouée qu'offrait le général Wimpffen, — ce dédain qui ne laisse tomber des lèvres glacées un mot de sympathie pour ceux dont il a causé l'infortune, — tout devrait faire rentrer dans les catacombes les plus reculées celui qui a fait cette tragédie.

Devant cet océan formé par toutes les misères humaines, s'il n'est pris de l'endurcissement de quelques incorrigibles attachés à l'auge impériale, qui oserait arborer la fausse enseigne d'un tel empereur ! Ce serait la plus grande injure que pourrait ambitionner la démagogie pour la majesté royale. Alors, en vérité, la république s'offrirait aux peuples scandalisés comme une sauvegarde contre une pareille infamie. Quel souverain de sang, quel chef d'État, sans que l'explosion de toutes les consciences n'éclate en volcans, pourrait donner à cette contrefaçon souillée ce titre prescrit par l'étiquette : « mon frère ».

POST FACE.

Alors que Paris, la métropole reconnue de la civilisation, des arts, de la richesse, fonds commun du monde, se voit assiégée par une autre nation, provoquée par le bonapartisme décidé à une querelle quand même; de quelque part qu'elle vienne, une fin de non-recevoir serait un sacrilége. Il appartenait à un homme illustre, que la vérité a fait son ambassadeur, que l'Europe honore, de montrer ce qu'est l'âme de la France laissée à elle-même. — Sous la pression du gouvernement personnel, elle a été détournée de noble vocàtior. La conspiration qui fit du plé-

biscite l'instrument de nos malheurs fait rejaillir sur l'empereur une responsabilité qu'il essaiera vainement de répudier : non-seulement il n'a rien voulu entendre, mais il s'est toujours présenté omme *seul responsable*. M. Thiers, suivi de toute l'opposition, outragé par la majorité d'abord, par les chefs d'orchestre, le *Figaro* en tête, a en vain voulu empêcher cette guerre impie.

Voilà la vérité. Ceux qui ont approuvé les meurtres de décembre, la confiscation des libertés, le Mexique, cette grande leçon perdue, osent déjà avec plus d'impudeur qu'autrefois (il pouvait y avoir des allusions) refaire la propagande bonapartiste. Peuvent-ils surprendre, dans leur cause abhorrée, les souverains, les hommes d'État? La presse anglaise, dont le mâle et indépendant langage ouvre, d'ordinaire, la marche de l'opinion publique ne déguise pas ses sentiments ni ses inclinations, pour que la France, livrée par son souverain ne soit pas la victime expiatoire des fautes et forfaits accumulés de celui-ci : l'Angleterre était d'avis de mettre un terme à la fureur impie des combats. C'est qu'en effet la civilisation ne peut avancer que par la paix, le libre développement de la liberté et de l'industrie. Cette noble émulation des facultés humaines exclut et interdit

l'égorgement par la guerre, ce *meurtre impie*, disait le noble Lamartine. La guillotine n'abat qu'une tête, mais la lutte telle qu'elle se poursuit, en ce moment, ayant pour grossir la moisson de la mort les grosses armées servies par les fusils nouveaux, par les engins de la plus effroyable destruction, les mitrailleuses, les obusiers, les bombes infernales, interminable nomenclature, oh ! c'est affreux !

Qui peut sans frémir y avoir recours sans justification? Ah ! qu'il songe à Dieu, à l'arrêt de demain; — sous l'horreur d'un pareil holocauste, ce sera la *Marseillaise* de la paix qu'entonneront peuples et rois.

XII

Le sentiment exprimé par M. Gambetta, à Tours, *du pacte avec la victoire* ou la mort, se retrouve dans toute sa véhémence contre Bazaine et sa capitulation. C'est la sincérité d'une grande douleur mêlée à un indomptable patriotisme. — Toujours est-il que le mot *guerre à outrance,* avec le pouvoir discrétionnaire adjugé par la grandeur de la terrible lutte, serait, dans l'opinion du jeune ministre délégué, le mot d'ordre exclusif d'une situation où se poursuit le drame le plus lugubre peut-être de l'histoire du monde.

Il est des extrémités où il faut savoir mourir individuellement : mais, pour une nation, ceux

qui la guident ont pour premier devoir de ne pas la laisser courir à cette extrémité.

Nous ne saurions avoir la prétention d'être une boussole. Nous coupons court au pèlerinage qui nous donne l'Europe pour hôtellerie, vouant à la patrie tout ce qui nous reste d'âme et de force. — Un homme n'est rien, il disparaît un peu plus tôt un peu plus tard; qu'importe? C'est la nation qui doit rester vivante.

Devant la scène qui se déroule, ce flot nouveau d'Attila que nous avons vu défiler à Sedan, dans quel appareil! nous avons éprouvé une douloureuse impression. Que de renseignements tristes recueillis, à cet égard, à la charge du gouvernement rapace, infidèle, trompeur auquel revient la principale part dans la catastrophe! Quant au remède à apporter, qui peut être sûr de son jugement? Qui peut, étourdi sous l'explosion de tant de coups de malheur, marquer la limite où le sacrifice nécessaire se détermine, où le devoir commence pour se poursuivre avec une implacable et amère résolution.

La partie est suprême. La lutte cessant d'être politique, semble ne plus se circonscrire dans le duel des armées, mais devenir le choc de deux races.

La civilisation n'a qu'à se voiler, l'humanité s'écrie : *Horreur !*

Les intérêts vrais des deux belligérants demandaient la paix. Les conditions, nous n'avons ni la possibilité de les discuter, ni les éléments d'appréciation pour émettre un humble mais consciencieux avis. — S'il faut croire ce que nous apporte la presse étrangère (celle de notre pays ne pouvant plus circuler), il y aura une responsabilité, que burinera l'histoire vengeresse, pour celui qui aura rendu impossible la solution pacifique en refusant de faire la part recommandée par la justice aux uns, imposée aux autres par des événements qui sont le fait du sinistre empereur.

C'est qu'il est des circonstances où il faut savoir s'élever au-dessus de la passion populaire et des plus nobles susceptibilités. On doit oublier ses propres souvenirs, ses aspirations.

Telle est la conjecture où retombe sur un groupe d'hommes placés au pouvoir par l'émotion d'un grand désastre la charge du salut de tout un peuple. Trente-huit millions d'âmes vivantes forment un océan au delà duquel il y a l'immensité des générations et de l'avenir national. Echapper à la passion du moment, à l'influence

d'un zèle vrai chez quelques-uns, faux et forcé chez d'autres, c'est la vraie tâche de l'homme d'État à la hauteur d'une telle mission, c'est aussi le plus glorieux rôle du patriote. — On peut se sacrifier soi-même à une susceptibilité, à une conviction forte de son droit, — car on dispose de sa personne, — mais quand il s'agit de la destinée nationale, ce qu'il faut voir, c'est le possible, c'est le lendemain. On est trop enclin, dans notre pays, à rappeler l'application des souvenirs de l'autre siècle alors qu'il n'y a aucune analogie entre les époques et les choses.

C'est dans cette fumée que Napoléon III a enivré et égaré la France. — Sans doute, les faits historiques de 92 sont une grande page de l'histoire, mais ceux qui en parlent sans cesse se sont-ils bien rendu compte de la différence des temps? Elle est sensible cependant. Louis XVI, ce roi honnête, ne livrait ni une France envahie dans son cœur, ni épuisée dans ses ressources. Aussi put-elle faire ce qui fut impossible, deux fois, à Napoléon le Grand. A celui-ci le génie ne manquait pas, mais plutôt les ressources, qu'il avait épuisées par l'abus même de la victoire.

Bien loin de son oncle l'organisateur, Napoléon

le pirate, après avoir drainé jusqu'à la dot sacrée de la guerre, a laissé une situation sur laquelle un procès-verbal de carence deviendra le titre définitif, au grand ébahissement de ses dupes, que nul n'a plus averti que Berryer, Thiers et nous-même, leur humble mais fidèle écho.

C'est pourquoi nous croyons pouvoir hasarder une pensée qui répond à toutes nos défiances et accusations, non-seulement contre l'empire tombé, mais contre l'empereur dans sa puissance, alors qu'il liait les langues et profanait les consciences.

Devant cet abîme qu'il a ouvert *gurgite vasto*, ce qui semblait impossible, sous le régime constitutionnel, se dresse dans des proportions terrifiantes. La France rugit de n'être plus elle-même, par suite de l'exploitation qui, pendant vingt ans, semble avoir voulu railler l'honnêteté de la Restauration, abolir l'ordre de Louis-Philippe, insulter à la modération de la République dont Lamartine fut l'inaugurateur et Cavaignac le loyal chef. En tout cas, le rachat, quelque dur qu'il soit, ne pourra être mis au compte de la commission de la défense nationale.

Dans un pays où l'impression court, où les événements viennent rouler les flots d'une opinion irrésistible, si, ce qu'à Dieu ne plaise, de nou-

veaux malheurs suivaient la ronde infernale engagée par le bonapartisme, mon Dieu ! mon Dieu ! quelle responsabilité !

C'est qu'en effet le monde pullule de présomptueux qui, étrangers aux notions nécessaires pour juger, font fi des expériences et supériorités. C'est pourquoi la France s'est trouvée au bord de l'abîme, alors que sur les hâbleries du gouvernement, elle se croyait maîtresse du monde, admirée, suivie d'alliées. — Quand une voix loyale, s'élevait pour signaler les mirages, on aurait lapidé l'avertisseur. C'est ainsi que, dans la province, on propageait l'impopularité sur M. Thiers, par exemple, avec ces mots : *Généralissime des Prussiens*. Que ne l'a-t-on écouté !

Un régime de mensonge universel, inhérent à l'homme qui s'était approprié la France, devait avoir pour finale une liquidation de déceptions ; aujourd'hui c'est pis, c'est un désastre. — Devant l'ennemi qu'il nous a amené, on mine les ponts ; lui a miné l'édifice. Il semble que dans les ténèbres de son noir esprit, il a comploté que rien ne survécût à un règne sur lequel planait le génie des ruines.

Le patriotisme a d'autant plus de force, pour s'adresser à l'opinion et aussi à ses adversaires,

qu'il s'appuie sur l'impartialité. Nous nous y attachons, comme à la meilleure boussole pour la France égarée, sur l'océan semé de gouffres où l'a entraîné le gouvernement personnel.

La rupture des négociations de Ferrières a donné lieu à un éloquent exposé de M. Jules Favre.

En politique, il faut savoir subordonner les impressions les plus légitimes à l'empire irrésistible des faits, et de ce qu'ils prescrivent souvent de douloureux sacrifices (1).

(1) Depuis que nous avons écrit ceci, M. Gambetta est venu, par la route du ciel, porter les résolutions de Paris. Il n'a pas d'ailleurs dissimulé la situation critique léguée par le gouvernement déchu.

L'Empire avait une armée formidable en apparence. Mais l'empereur n'était que le général d'un costume à étaler dans les revues. — Quels choix faisait-il? Wissembourg, Wœrth, Sédan ont répondu. Les généraux sont jugés par leurs œuvres et les témoins. victimes de leur impéritie. La nation expie la faiblesse de s'être mise à la discrétion d'un homme qui n'avait que l'étiquette de son nom. Le désordre, la démoralisation, la défaite en ont été la conséquence.

La France, restée avec son courage, ne forme plus qu'un camp : ce qu'elle réclame surtout, c'est une direction raisonnée, c'est un homme qui sache et qui puisse combiner ses forces. Voilà le cri de tous, il sort du sentiment de la situation

Quels que soient l'énergie, le patriotisme, les facultés oratoires incontestables de M. Gambetta, sans même réviser le bilan des moyens qu'il indique, il est une question dominante, sur laquelle il convient d'insister.

C est qu'une guerre pareille exige un général, plutôt qu'un Démosthènes.

Si la stratégie ne vient pas rendre effectif l'enthousiasme, on n'aura fait que renouveler les relais d'illusions toujours suivies d'un triste réveil, en guerre surtout.

Voilà ce que l'on ne saurait trop dire en se rappelant Sadowa et Sedan. — La France n'a manqué ni de soldats, ni de dévouement, ni de ressources. Mais de tête, elle n'en avait pas.

La théorie de la levée en masse n'a de valeur auxiliaire que reliée à la science militaire, pour en diriger les mouvements.

Cette tâche immense, à laquelle s'ajoute le gouvernement intérieur, c'est tout simplement la dictature non déférée, mais prise. Le double génie du politique et du guerrier doit lui donner pour légitimation la victoire.

Autrement ce mot : la paix qui fait protester le mobile indigné serait, à coup sûr, celui de la résignation de l'homme d'État qui s'attache au résultat. On ne saurait prétendre à ce titre, que sous la stricte condition de ne se laisser détourner ni par les courants d'une colère justifiée, et ni par de fausses espérances.

CONCLUSION.

Ce n'est pas le souverain que domine l'esprit du droit traditionnel dans ses discours et ses actes — ce n'est pas son ministre qui pourraient sanctionner un grand outrage à la justice universelle. Ce serait déroger à eux-mêmes que de vouloir glisser, par la porte dérobée d'une conspiration ténébreuse, un faux roi dans la famille des couronnés par la naissance. Hors la rare exception que crée la supériorité, la violation de ce principe dans les monarchies est un vol funeste au peuple. Le génie, comme la vertu, a besoin de règle : la dérogation qu'y fait même la gloire

ne conjure pas le péril. Napoléon Ier et tant d'autres en ont donné la preuve.

Ceux qui tirent leur force d'un principe, en y contrevenant, ne font qu'armer ses négateurs. La révolution n'a qu'à applaudir des auxiliaires aussi inattendus par elle.

Etrange anomalie ou faute ! Ce serait bien peu rentrer dans le rôle de la Providence et dans la logique de la situation, auxquelles on ferait cette injure interprétative. — Quoi ! voici un être tombé, comme si le doigt de Dieu l'avait marqué, pour que sa chute intimidât l'usurpation ; — voici qu'à des révélations, à des découvertes soudaines, on reconnaît qu'on avait sur le trône un grand chef d'industrie, un protecteur de toutes les compagnies de drainage financier du pays, le prophète du mensonge introduit partout, finalement un traditeur de l'armée qu'il avait scandalisé. Cette légende de défaillances, qui serait longue à décliner, se transformerait en titres l'emportant sur tous les autres ! Ceux de la liberté républicaine, les aspirations du passé, M. le comte de Chambord avec les sacres de Reims et la carte de France que présentent ses aïeux, les d'Orléans avec la sagesse, la modération, la prospérité, la paix qui se liaient avec leur gouver-

nement constitutionnel, n'immobilisant pas, eux, le progrès dans le bon plaisir d'une *responsabilité purement chimérique;* rien de tout cela ne vaudrait plus.

Les droits du guet-apens du 2 décembre, les manques de foi répétés envers l'Europe, la France, la religion, la liberté, la Mexique, Wissembourg, Wœrth, Sedan, tous les désastres dont Napoléon III serait l'auteur, lui assureraient la préséance pour que ce déchu, à son défaut le baptisé du feu de Saarbruck, vienne tout balayer de l'abjection de tels souvenirs. Ah! peut-on croire qu'il y ait, dans ce siècle, un souverain, une force, un embauchage, par la terreur, susceptible de faire dévorer à la France un pareil affront, de courber la conscience de l'Europe, l'arrêt de l'histoire sur le billot d'une pareille tyrannie? Oh non, ce serait pis que l'abus de la force, ce serait l'infamie gantée par un roi. Eh bien! eût-on fait de la nation entière un cadavre, sous l'étreinte du bourreau rétabli par le pardon de celui qui l'avait fait captif, il resterait l'Europe, il resterait ce long lendemain qui est l'avenir, sous l'anathème duquel princes, ministres, tous ceux qui auraient concouru à ce dénouement, trouveraient leur expiation.

A la hauteur où les événements ont placé notre

puissant ennemi, on a autre chose à faire qu'à réhabiliter le crime. Ce serait un sacrilége tel que le monde n'en aurait pas encore été le témoin. L'ancien prisonnier de Ham avait surpris une couronne à force de dissimulations, de trames, dont le fil se brouille à chaque haleine, sous le couvert d'un nom dont il a fait le piége national. Mais aucun roi, aucun homme d'État véritable n'iront avouer publiquement, ou favoriser implicitement cette majesté d'emprunt qui a été si funeste à la France et à l'humanité. Que de forces accumulées par les siècles, le génie, la politique, les arts, ont été absorbées ou perdues par l'homme sorti des plébiscites, cette razzia des suffrages faite sur l'ignorance des paysans, sur la servilité des fonctionnaires, sur la faiblesse de ceux qui, par *peur*, se sont attirés le grand mal de la guerre, de l'invasion! Ils n'ont rien voulu entendre : tous à l'heure fugitive, ils marchaient à cet avenir où se rencontre l'expiation des fautes.

Il ne faut donc pas prendre les *contrefacteurs* de la pensée d'un haut esprit comme le thermomètre de ses véritables vues.

Celui qui écrit cet opuscule a vu le bonapartisme conspirer contre le repos de l'Europe non

moins que contre les libertés de la France; il a suivi pas à pas toutes les folles conceptions, les turbulences, les menées de cet étrange alchimiste de tyrannie, de carbonarisme, composant la nature de Louis-Napoléon. Tantôt il voulait museler l'esprit moderne dont il avait peur, tantôt il le poussait jusqu'au paroxysme de la démagogie contre les rois. Après les avoir appelés dans ses palais, où il croyait les séduire par le luxe indécent d'un parvenu abusant de tout, il ourdissait la conspiration contre ceux qu'il avait environnés de plus de soins.

Au dernier acte du drame, se sentant perdu, il laissait ses infimes agents répandre dans les campagnes les semences d'une jacquerie nouvelle. On provoquait les ombrages du paysan, si faciles à réveiller, par les susceptibilités de son aveugle crédulité. C'était au moment où, dans la province, les esprits éclairés convergeaient vers la sage politique de conciliation dont M. Thiers s'était fait l'organe, aux seuls applaudissements de l'opposition solidarisée dans sa sagesse. Voilà ce que l'on osait au nom de l'*empereur des paysans!* Quelle fascination attachée par le premier ineffaçable Napoléon, dans les campagnes, à ce nom fatal!

On accusait, tour à tour, « constitutionnels,

orléanistes, légitimistes, catholiques, républicains (la chanson variait suivant les zones), de trahir l'empereur. » M. de Moneis, dans le noir Périgord, a été victime de ces nouveaux cannibales surexcités par la propagande dynastique. Partout c'était le même feu grisou souterrain de calomnies, d'excitations, lorsque la république est venue donner aux masses rurales abusées de nouvelles préoccupations. D'un autre côté, le parti bonapartiste attisait la guerre et livrait à la dérision de ses journaux et au discrédit, par son agence de calomnies, le patriotisme éclairé, en chaque district, où il revendiquait la paix.

La lumière se fait, et bientôt il n'y aura plus d'équivoque volontaire, on saura discerner les hommes qui, compromis avec l'empire et par l'empire, sacrifieraient la France et le monde, la religion, leur patrie, à leurs convoitises d'un jour, — triste race, qui a acculé le pays à l'abîme qu'il borde aujourd'hui !

Au moment où nous écrivons ces lignes, voici que tous les échos de l'Europe, depuis la Néva jusqu'à la Tamise, retentissent du même cri d'horreur, « racca » sur l'homme fatal qui, par sa corruption inhérente à sa duplicité, a scandalisé la civilisation et courroucé le Ciel contre le pays qui

a souscrit *à cet ignoble césarisme*. Que sa race, sur laquelle il a lui-même posé un stigmate que rien n'effacera désormais, se dérobe derrière les millions conquis sur le plus grand désastre des temps modernes, dont la cause dévoilée laisse douter si une telle monstruosité était possible, accouplée au trône? le murmure de l'armée, tout ce qui s'échappe de malédiction instruiraient, au besoin, quiconque veut mettre la justice dans son jugement, qu'il reste à la France le malheur immérité de tant de déceptions et de profanations.

Nous devons résumer la pensée de cet opuscule tracé en traits rapides, incorrects, sous l'émotion de tout ce qu'a vu, recueilli le voyageur, à l'oreille duquel ont retenti dans un long parcours, devoir de l'amitié et de la philanthropie, les soupirs d'angoisse du patriotisme troublé. — Il y a de quoi.

Poussé par la vocation irrésistible de la vérité libérale, nous avons voué les vingt ans du règne qui a glissé dans le sang français versé à torrents inutiles, à combattre l'empereur, son régime, et à avertir ceux trompés et engagés dans cette voie de perdition, qui devait avoir pour débarcadère l'abîme. Nous avons publié, dans ce but salutaire, étranger à toute ambition et crainte, 2,000 pages in-8°. En dernier lieu, nous avions pris rang

dans le journal le *Centre gauche*, le premier qui a pris l'initiative de la déchéance, acte pour lequel il a été supprimé. Nous sommes avec M. Thiers, avec tous ceux qui voient dans la liberté ce patrimoine sacré, le meilleur palladium des peuples et des rois, la plus sûre égide de l'ordre et des principes sociaux, sans le respect desquels tout s'écroule.

C'est sous cette bannière, qui nous a trouvé inébranlablement fidèle, c'est sous l'autorité de cette constance, que nous plaçons avec confiance un loyal appel. Il s'adresse à toutes les délicatesses, aux noblesses de sentiment, à la conscience et à l'honneur des hommes auxquels est commis le sort des nations. Le peuple va au bien ou au mal, suivant qu'on l'attire par la grandeur et la justice, ou qu'on le scandalise par l'immortalité qui se couvre de la force.

Le temps de l'expiation devait venir pour cet homme au masque déteint de son oncle, pour ce sauveur imaginaire qui n'a su faire autre chose que de tout rapporter à lui et à ses créatures et d'enlever au droit, à la moralité des bons exemples, la dignité des choix. La confusion, introduite partout, a préparé la débâcle du système. Elle était inoculée par les expédients désorganisa-

teurs substitués aux principes, seule base du pouvoir, qu'on ne l'oublie pas, avant de passer dans la rigueur d'une accablante réalisation. C'est la peine des gouvernements de fait ayant pour raison d'être la violence, pour mode de corruption, d'être *défait* au premier souffle d'un insuccès.

Après de pareils enseignements, alors que la tache et le coup ont pris des proportions qui effacent les Waterloo, les Sadowa inoffensives journées comparées à celles dont Sedan devait fournir l'épitaphe lugubre à l'histoire; quoi de ces revers honteux, des ruines de ce matérialisme écroulé, on prétendrait relever la baraque impériale ! Mais regardez, allez à Sedan, écoutez, lisez, jugez avec la conscience commune ! Eh bien ! vous verrez que cet échafaudage de vingt ans n'est plus que boue, sang, accusation. Où trouver dans les matériaux épars un débris qu'un gouvernement quelconque, y compris celui dégradé par Prim, voulût transporter et s'approprier ? Il semblerait qu'il apporterait avec lui une contagion de malheur et l'ire de Dieu. C'est le cas de dire avec Bacon : « Il n'y a pas de puissance sur la terre qui puisse créditer et rétablir une pareille corruption. » — Le venin atteindrait celui qui s'en approcherait. On voit où un homme peut égarer une na-

tion, quand toute moralité disparaît, alors que l'on veut donner au pouvoir cette base d'argile où l'on prend pour *levier les vices des hommes au lieu d'agir avec leurs vertus*, a dit mon illustre maître Chateaubriand.

La centralisation la plus oppressive, la distribution de tous les emplois, des prix de la fortune, de la vanité, une représentation fictive, à la merci de ce grand démoralisateur qui a tant prélevé sur la faiblesse humaine, voici ce qui explique la série des illusions, des changes qu'il a pu offrir, pendant vingt ans, à l'Europe, longtemps abusée, à la France, sa malheureuse victime. Tacite a dit que la plus grande épreuve dont on puisse accabler un peuple, c'est de donner des emplois à des hommes indignes de les occuper. Qu'est-ce donc quand un souverain est chargé d'un fardeau d'iniquités (1), qui nous accable d'aussi affreuses conséquences? Il est bien jugé. Mais est-il dans l'histoire un anathème qui puisse s'élever à la hauteur du forfait?

Le jour où, contrairement aux plus loyales adjurations, il a lancé ce plébiscite pour surprendre à la foule ignorante le blanc-seing du despotisme

(1) L'affaire Jecker vient encore sortir de cette sentine.

qui emportait toute espérance et couvait la guerre, nous avons jeté notre protestation. C'était l'ultimatum de la conviction qui prend le ciel et la terre à témoin qu'on répudie l'empirisme du faux souverain qui doit tout perdre. — Quel nouvel Holbein peindra cette danse des morts? disions-nous dans notre douleur. — Après la défaite de Sedan, l'empereur, l'impératrice, pouvaient encore, par un désistement, montrer et prouver qu'ils ne faisaient pas d'une prétention à régner plus longtemps le tombeau d'un peuple! Il a fallu que celui-ci, poussé à bout, vînt signifier, à l'ombre d'une représentation, qu'elle et son souverain n'avaient qu'à disparaître d'une scène où, de concert, ils avaient jeté la France sur la route des abîmes. Ce tableau, ainsi que la peur qui poussa, au dehors, ceux de la veille si rodomonds, ne s'effaceront jamais de la mémoire des témoins de la journée du 4 septembre.

EPILOGUE

Jadis, en donnant l'accolade à un chevalier, le parrain qui consacrait un autre brave se considérait comme solidarisé dans l'honneur ou la défaillance. Il ne prenait pas cette responsabilité pour le premier venu, à plus forte raison eût-il reculé devant une félonie qui, d'ailleurs, ne laissait pas accès dans ce noble corps qui avait l'honneur pour loi, le sacrifice pour devoir.

Encore moins un roi ne peut-il, à bon escient, engager sa responsabilité sur une tête déshonorée. A ceux qui supposent ce but, en dehors des précédents chrétiens, qui serait la déca-

pitation par une main royale de tous les principes qui serait le scandale bravant la conscience humaine sous un diadème maudit, nous disons, non, ce n'est pas vrai, car ce n'est pas possible ! Ce cauchemar sur le monde consterné nous semblerait y avoir été posé par l'esprit du mal. C'est que Dieu lui aurait livré la terre pour la submerger dans le torrent fangeux du déshonneur. La royauté, collectivement frappée dans son essence même, perdue dans l'esprit des peuples, mettant la rougeur au front de ses fanatiques, ne trouvât-elle que la voix libre de l'Angleterre, celle accusatrice de l'Amérique ; la royauté suicidée par elle-même ne survivrait pas à ce soulèvement. Elle ne peut, sans être l'antéchrist, se faire le hérault de cet outrage à l'Europe, au droit des peuples, à la dignité des couronnes.

LA VÉRITÉ,

C'EST L'HONNEUR ET LA FORCE POLITIQUES.

Il est un sentiment, celui du juste, qui réunira toutes les âmes éprises du culte du vrai ; on a beau faire des combinaisons habiles, lui seul donne la force et assure la durée. Les gouvernements qui s'y conforment acquièrent, par l'estime et la confiance, les meilleurs gages de leur durée.

C'est à ce principe du loyalisme que M. de Talleyrand, si renommé pour sa finesse, rendait cet hommage significatif de sa part : « La meilleure diplomatie, c'est la franchise. »

Un régime de faussetés forgées dans les arcanes de l'esprit public, répandues dans les sphères

officielles de l'empire, a altéré le sens national du Franc, si droit par sa nature. Le gouvernement impérial a vécu vingt ans par ces mystifications. En dernier lieu, on a poussé l'artifice jusqu'à fabriquer les victoires là où l'on avait recueilli la défaite. La fausse monnaie politique passait dans le cours qu'ouvrait la phase de la guerre. Un exemple entre mille, le jour ou se rendait Sedan : on ne craignait pas d'envelopper cette amère pilule à faire avaler ã là France dans l'annonce hétéroclyte que « le mot massacre seulement pouvait rendre la perte des Prussiens. »

C'est de la sorte qu'on emportait dans un gouffre la nation abusée, noyée dans une pluie de mensonges qui n'ont pas été un mince discrédit à l'étranger.

Sans doute, l'empereur avait fait sa règle de cette remarque d'un homme d'esprit que l'imbécillité humaine était un riche revenu. Peut-être allant plus loin encore, faisait-il sa morale de celle que préconisait un jour devant son auditoire confondu, un prince de sa famille brillant dans la causerie, tout en s'éclipsant du champ de bataille. Sa théorie était qu'une mauvaise réputation était une grande force gouvernementale, car « cela me permettrait, » disait-il, « de

« faire beaucoup de mal ; on me saurait gré de « n'en pas faire davantage. »

Sous un aussi asphyxiant régime, la médiocrité, loin d'être une exclusion, obtenait la préséance : il lui suffisait de se chaperonner de son dévouement à l'empereur. La question dynastique primait tout. La France devait lui faire litière.

M. Rouher, la parole sonore du règne, pour laquelle l'Empereur détachait sa plaque, avait perfectionné l'art de travestir la pensée et les faits les moins déniables. Qui a oublié les mirages du Mexique et la théorie abusive des trois tronçons? L'événement est venu baffouer ce charlatanisme et couvrir de honte, sinon de remords, sa majorité de candidats triés, à l'égal de la magistrature transformée en chambre étoilée, politique, ce qui faisait frémir la conscience indignée de Berryer. M. le ministre d'État, si robuste de voix, si défaillant de cœur, aujourd'hui à Jersey, peut reconnaître qu'elle est bien fragile, la grandeur qui s'appuie sur le mensonge et sur les intrigues du palais. — M. de la Vallette, le premier des courtisans, mais le dernier au rang de la politique et de la diplomatie; d'autres, qui n'avaient que la scintillation de leurs costumes et de leurs crachats diamantés, ne sont pas tombés

sur le cœur et l'estime de leurs concitoyens, comme ceux dont nous avons suivi la bannière, Chateaubriand, Lamartine, Thiers. — En quittant le pouvoir, ceux-là n'allaient pas se dérober au delà de la frontière.

Ainsi les ministres, leurs subordonnés, tous formaient dans la nation comme une congrégation ne connaissant, n'admettant rien de vrai, de possible, en dehors du mot d'ordre tombé d'en haut.

N'avons-nous pas été témoins des efforts de M. Rouher (1), haletant sous la charge de M. Thiers, alors que le ministre faisait souscrire

(1) On trouvera notre jugement bien sévère sur M. Rouher; pour la justification de l'auteur, il lui suffit de mettre cet organe du règne sous le poids de ses propres doctrines. Quel enseignement pour qui se souvient!

M. Rouher repoussait le système de la responsabilité ministérielle.

« Je réponds qu'aucun de nous n'est assez grand pour un pareil rôle. En présence du suffrage universel, il n'y a qu'un homme qui par la *grandeur* de ses *services*, puisse être responsable à la nation, et cet homme, c'est le souverain. Les autres, quel que soit le dévouement, ne sont que d'*obscurs individus*. Penser autrement, c'est du délire. Vous voulez couvrir la responsabilité du souverain; je vous déclare que c'est la vraie responsabilité qui sera *sa gloire* et *sa grandeur*. Car pour nous, *obscurs serviteurs*, nous n'avons nullement la prétention d'accroître la part qui nous sera attribuée. »

Quel langage, sans doute égaré de Téhéran à Paris! — Cependant, le Sénat, la haute assemblée, comme on l'appelait, basse quant à l'esprit et à la prévoyance politique, couvrait d'applaudissements ce rampant langage.

Dans son dernier discours, le président du Sénat, l'ancien porte étendard de la parole gouvernementale, toujours le conseiller intime et l'écho du maître, a vu dans les préparatifs faits pour la guerre, depuis quatre ans, le plus beau titre de l'empereur. Jamais le cynisme de l'immoralité a-t-il poussé plus loin l'adulation? Ici l'homme d'État n'est plus qu'un docile laquais, dissimulant la servilité sous les oripeaux dorés et placardés. On dirait l'importation en France, par contrebande, à destination impériale, du langage usité dans la cour du *Fils du soleil*.

la Chambre à l'intrusion subreptice de principes nouveaux, par la porte dérobée de la jurisprudence. Lord Brougham, Somers, Harwicke, Stovel, Camden, et vous tous si fiers, mais si libéraux, un de vous eût-il jamais profané son caractère et scandalisé la représentation anglaise par de telles doctrines ?

Le temps de l'expiation devait venir, il est venu. L'homme implacable de cette chambre étoilée s'est brûlé la cervelle.

Ainsi dans ce qui constituait le gouvernement, ses principes, ses choix, l'empereur creusait l'abîme où devait, au premier souffle, tomber son échafaudage.

Comment pouvait-il en être autrement? Les moyens honnêtes sous ce gouvernement de favori-

La déclaration Benedetti, les procédés Grammont, l'assurance sans doute donnée par ordre, au Corps législatif, par Lebœuf, que « tout était prêt, mille fois prêt, » tout dit le complot, en désignant l'auteur et ses complices. Dans ce tripot dynastique, c'est la nation que l'on jouait. — On peut juger sur un exemple, pris entre cent autres, si Napoléon III a le droit de revendiquer, en sa faveur, le bénéfice des circonstances atténuantes. On sait que pour les causes désespérées, c'est le refuge ordinaire des coupables devant les cours d'assises.

Voilà la France plébiscitaire qu'avait créée l'empire ! — En Belgique, d'où ces lignes sont écrites, se trouverait-il un ministre pour abaisser son caractère à ce degré d'humilité dans l'hérésie de celle qui livre tout à un homme? Quand de pareils souvenirs tombent comme l'accusation d'un crime, on rêverait, on ourdirait des retours bonapartistes. C'est idiotie, ou folie. — Non : c'est l'implacable ambition qui est prête à faire son marche-pied sur le cadavre d'une nation.

tisme n'étaient plus que des étiquettes du garde-meuble constitutionnel.

Voici que s'avancent à leur place les pachas du règne qui, en déclarant le bonapartisme dogme souverain, faisaient plus sûrement leur proie de la fortune publique.

En vain dans ce milieu délétère, se flattait-on d'établir le correctif par l'armée. — L'aigle qui brillait au casque et sur les drapeaux s'autorisait des souvenirs pour étouffer la force morale, dynamique, dont l'autre relève. Il faut, en effet, que l'armée sente au bout de sa baïonnette l'âme nationale pour se dévouer : on ne se sacrifie pas longtemps à un homme. — Qu'est-ce donc quand le chef a tout attiré, absorbé pour aboutir à la plus affreuse débâcle préparée par son incurie?

Toute cette série de désastres est la conséquence de ce régime autoritaire, où, sous l'imaginaire garantie de la responsabilité de l'Empereur abritant l'administration, se sont accumulés les désordres et les dilapidations. Tout est à découvert aujourd'hui, il est inutile de récapituler ce que chacun sait.

Mais ces épreuves, ces holocaustes, ces dévastations ne sont que la conséquence de l'annihilation de nos troupes régulières, qu'a perdues le commandement de l'empereur. Voici que l'ex-

termination, l'incendie y joignent leur horreur. L'humanité frémit. Si, comme il faut le craindre, les départements de l'est occupés, sont mis dans l'impossibilité de résister, les communications de l'ennemi avec l'Allemagne, sans trouble, lui permettent d'agir à coup sûr sans rien confier à la fortune. Enfin, s'il y a des millions de bras prêts à combattre, le gouvernement qui a précédé avait-il préparé les armes nécessaires, les munitions, les éléments d'instruction pour utiliser et diriger le bouillant courage? L'état de la science, le rôle nouveau de l'artillerie, qui semble rejeter dans l'accessoire le fusil perfectionné, qui, lui-même, écarte la baïonnette, toutes ces circonstances laissent-elles l'accès aux levées en masse, qui avaient leur raison d'être en 92? L'Europe militaire dit non, et les combattants français de Sedan concordent. Ce serait manquer à son pays et au gouvernement que de ne pas leur rapporter la manière de voir des organes, des hommes d'État désireux de voir échapper la France au gouffre où l'a porté l'empire.

La république française, par les œuvres legs de cet homme fatal, s'est donc trouvée de prime abord dans les rets ourdies par le captif de Wilhelmshœhe.

Au sein de difficultés de toute sorte s'engendrant les unes les autres, nous entendons l'héroïsme s'écrier : « Combattre, vaincre ou mourir ! »

Puis vient l'homme politique, dont le devoir est de peser les conséquences, de mesurer les moyens au but. L'expérience peut-elle être aussi affirmative dans le sens de l'action qui subordonne la conciliation à la force ? Napoléon Ier, après la domination de l'Europe, ne pouvant se résigner dans les limites de Louis XIV, en appela à l'épée. Il a eu Saint-Hélène, et la France a été la victime de cette inflexibilité. Sans les Bourbons et la majesté de souvenirs, sacre des siècles, c'eût été bien pis. On leur a reproché les traités de 1815, qui n'étaient pas leur œuvre, et cependant le salut du pays en sortit, tout en lui réservant l'avenir (1). S. M. Jules Favre, hors les impressions qui l'entourent et le jettent loin des évidences de son esprit et de l'histoire, avait pu se recueillir, libre avec lui-même, et se dire : — « Dans la situation faite à la France, qu'eût fait un grand politique, plus réaliste que sentimental, écartant les sentences pour ne s'attacher qu'au meilleur résultat, M. de Talleyrand, par exemple ? »

(1) Un proverbe populaire en Allemagne dit des traités de 1814, 1815 : « Les plumes des diplomates ont gâté l'épée du soldat. »

En se pénétrant de la pensée qui inspira cet architecte de la réparation nationale, on peut conjecturer le parti qu'il eût conseillé dans la perplexité où le neveu de celui qu'il écarta avec tant de raison avait placé la France, trois fois livrée à l'invasion par la même famille.

Certes, quatre millions d'âmes, nos sœurs, confondues dans nos souvenirs et notre gloire, — c'est une grande valeur; la perdre est affreux. Mais si dans le plateau opposé de la balance de l'homme d'État se trouve l'humanité avec les principes et le sentiment chrétien, aussi le sort d'une nationalité à ne pas risquer dans la continuation d'une guerre impie, — alors peut-être doit-on s'attacher à la paix. Sa réalisation, en laissant respirer le monde, en venant sceller la liberté, ne ferait pas oublier la part du sacrifice, mais le rendrait moins amer. On rasséréneraitle présent si lugubre, en laissant à l'espérance tous les rayonnements de l'avenir. — N'est-ce pas ce qu'a fait l'orgueilleuse Prusse après Iéna? Hélas! il y a des circonstances où la résignation est la meilleure force du patriotisme, et la patience devient la vertu la plus réparatrice des maux qu'a amenés l'emportement.

LA CAMPAGNE DE L'EMPEREUR.

Que d'événements ! Il semble que les coursiers olympiques du temps, rapides comme la foudre, promènent à travers la France, enveloppée de deuils, un affreux char, monstre d'une forme indéfinissable. — Il passe tel qu'un roulement du tonnerre le plus formidable, au milieu des combattants qui rivalisent dans l'émulation de s'entredétruire. — Rien ne fait diversion pour eux à cette tâche; au contraire, ils n'en sont que plus excités. — Les spectateurs formant cette galerie qui s'appelle le monde, pris d'un vertige d'horreur, sentent un frisson courir dans leurs veines, comme une

électricité douloureuse. — C'est celle de la sympathie humaine révoltée. L'œil attaché aux panneaux du lugubre équipage se concentre sur de gigantesques armoiries. Sur leur fond rouge, emblème du sang, se détachent d'innombrables squelettes. Ceci rappelle la grande fresque du jugement dernier de Michel-Ange. Partout où passe la figure que transporte le convoi sinistre, les regrets, les maux, la douleur se multiplient. Bientôt un cri unanime s'échappe de toutes les poitrines : on a reconnu la fatalité !!!

Et qu'on ne croie pas que ce soit un tableau de fantaisie, au pastiche de Byron : Yong y joignit-il ses soupirs, ses lamentations plus sombres que le titre de son livre : *les Nuits*, ils manquent d'une couleur assez sombre pour rendre la vérité de l'horrible tableau dont nous allons esquisser quelques traits.

Nous avons démontré quels furent l'auteur et le prétexte frivole de la guerre. Il nous reste à réfléchir de cette tragédie unique dans le monde quelques-unes de ses plus terrifiantes scènes.

Voici le baptême de feu de Saarbruck, à l'intention, et pour l'éducation militaire du prince impérial. — Les dragées devaient coûter cher à la France. L'agression, en fait, confirmait celle

dont l'initiative prise par l'empereur, le 15 juillet, au Corps législatif, allait faire tomber sur la France la responsabilité d'une extravagance pire que celle du Mexique.

Wissembourg ouvre la revanche des Allemands. — Wœrth une affreuse défaite pour nous continue leur succès. L'armée française si brillante à l'aurore n'était plus, au couchant, qu'une déroute semée de cadavres et de blessés. Nous avions 20,000 hommes hors de combat, Failly manque au rendez-vous.

La journée de Forbach témoigne en vain de l'héroïsme français qui y fait des prodiges; mais l'infériorité des dispositions, le manque de stratégie y ménagent une nouvelle défaite. Cette fois-ci, c'est au tour de Frossard à frustrer les plans : avec ses troupes il fait défaut au champ de bataille. On payait la faute de l'éparpillement de corps mal attachés les uns aux autres, parce que la tête dirigeante manque. Napoléon III s'était bien fait général en chef, mais la nature et les talents ne servaient pas cette prétention.

C'est ainsi qu'on peut expliquer la malheureuse séparation des diverses parties de l'armée des unes des autres. Failly, Frossard, Ladmirault enveloppés dans le commun désastre, cherchaient

péniblement à se rejoindre. — Mac-Mahon, auquel Failly cherchait à se souder, était coupé du centre de l'armée. Canrobert se dirigeait vers la forteresse qui devait être sa souricière et celle de la dernière grande armée de l'empire. L'autre partie de son corps se dirigeait sur Nancy; ce fut le moment où se fit sur Metz la concentration des 180,000 hommes qui viennent d'être faits, hélas! prisonniers de guerre! C'est toute une population militaire qu'a enserrée et déportée le génie calculateur de Moltke. Le patriotisme voile la honteuse énormité du chiffre.

Il fallait de la décision, du coup d'œil, il n'y eut que de l'incertitude et de l'impéritie. L'empereur démoralisé, cachant son insuffisance sous ce flegme infécond que ses flatteurs imputaient au compte d'un génie vivant dans sa pensée, faisant passer pour de la profondeur son mutisme, « l'esprit de ceux qui n'en ont pas d'autre, » au dire de la Rochefoucauld.

Napoléon perdit trois précieux jours à Metz, à s'agiter dans le vide de conseil, de revues, de déploiement de cartes, que terminaient les somptueux dîners offerts à son état-major. — Mais, durant cet oubli de Capoue, les généraux allemands poussaient en avant : le prince Frédéric-

Charles, qui avait passé la Moselle à Pont-à-Mousson, faisait échec à la retraite de la ligne française, avec 250,000 hommes et 800 canons. C'était une forteresse crénelée ambulante.

On peut voir sur le calque de ce souvenir appliqué à la carte, la portée de ce temps perdu. Bien employé, le temps dévasté eût pu changer l'arrêt du destin, dont la rigueur n'est presque toujours que le faux pas de l'imprévoyance et de l'incapacité de l'homme (1).

Il y aurait trop à dire, et ce n'est pas l'heure de ces détails qui n'entrent pas dans notre plan, du reste. Mais il était bon d'esquisser sommairement une marche qui ne saurait mieux être rendue que par l'usage des fantômes que la ronde infernale attire et entraîne.

Là, dans la dernière quinzaine d'août, à travers une série de combats sanglants, Vionville, Doncourt, Gravelotte, qu'on a comparé par la vigueur mutuelle des efforts à Borodine, nous trouvons Bazaine se frayant une route sur Metz. Il lui fallut s'y retirer; coupé et cerné par le prince

(1) Un homme d'esprit, qui connaissait bien l'empereur, me disait un jour : Il me rappelle ce voyageur, pressé le soir, qui, devant partir le lendemain, charge son service de le réveiller à 5 heures du matin, pour prendre le train a 6 heures. L'ordre est exécuté. Celui-ci, voyant qu'il a encore quelques minutes à donner au repos, diffère son lever. — Il s'endort; le convoi part : il a manqué son projet et son but Tel a fait Napoléon.

Frédéric-Charles et Steinmetz, il devait constater à ses dépens la justesse de cet axiome du premier Napoléon sur « le danger d'une situation *défensive* quand elle ne peut être une station où se prépare, où doit aboutir l'offensive. » Le résultat lamentable du siége montre qu'il n'est donné qu'aux hommes de génie d'avoir la seconde vue des événements futurs et de les préparer par d'habiles mesures. Pour être juste, il faut dire que le maréchal, comme tous ceux dans le cercle et dans la destinée de l'Empereur, ont porté la peine de la fatalité attachée à cet homme.

Le chapitre suivant va mieux justifier cette opinion prise au daguerréotype des événements dont il est impossible de casser l'arrêt. C'est, comme on le dit, la première page écrite sur cette mémorable journée, grâce à des documents exacts et à des documents précieux. Nous réclamons avec confiance l'attention du lecteur, au moment où l'on annonce la prochaine publication d'un récit émanant du grand et principal acteur. Quant à nous, une seule passion nous guide, celle de la vérité, que nous poursuivons *avec un implacable amour*, pour emprunter les mots d'un de ceux qui ont le plus honoré l'esprit humain.

LA CAMPAGNE, LA DÉFAITE

ET LA PRISE DE SEDAN.

Ce sont les impressions mesurées aux faits ils forment ce que l'on appelle l'opinion, laquelle, suivant Pascal, « fait tout » en ce monde. C'est ainsi que Napoléon III passait pour *fataliste* ce que l'on ne saurait mettre en doute, c'est qu'il ne fût la fatalité faite homme.

Le regard de l'aigle, qui peut contempler le soleil, le plus intrépide cœur se troubleraient dans ce tourbillon de désastres qui laisse tomber des lèvres haletantes, sous l'horreur des souvenirs et des perspectives les plus sombres, ce terrible mot : *fatalité*.

Jamais, peut-être, elle n'a imprimé à ce point son sceau sur une série de faits d'un caractère aussi foudroyant.

Prenons seulement, comme exemple, un épisode de cette existence où les contradictions s'amoncellent en nuages, pour en faire pleuvoir les déceptions : c'est la campagne, à partir du commandement en chef pris par l'empereur.

Il avait débuté, comme on l'a vu, par nommer des généraux qui n'offraient dans le passé aucun des gages dont a besoin une armée à laquelle on demande l'héroïque tribut du sang. A leur tête apparaît M. Lebœuf. Contrairement aussi à la loi militaire, qui fait d'un commandement en chef la condition du maréchalat, il avait reçu peu de temps avant le fameux bâton. Dans la presse et l'armée, ce fut un murmure, et pour l'Europe, une surprise (1).

Le général Frossard, favori de l'empereur, dont le seul titre connu était d'être le gouverneur du prince impérial, reçoit le commandement en chef d'un corps d'armée. Il ouvre la campagne par la représentation *Franconi* à Saarbruck, qui amène les représailles de Wissembourg, ce pre-

(1) Les principaux organes étrangers l'exprimèrent, notamment le *Times*, etc.

mier acte du drame de sang où la France va se trouver enveloppée.

Wœrth suit de près : ici l'armée était commandée par un Bayard, mais le général en chef manquait. — On avertit le brave maréchal Mac-Mahon de l'insuffisance de ses troupes, il attaque quand même. Il est juste de faire remarquer que de Failly (1), en s'immobilisant, amène cette déroute sur Saverne. C'était pire qu'une défaite, car la défaillance, manifeste à tous, dans le commandement, de l'insuffisance des chefs, commence cette démoralisation contagieuse du soldat. Non-seulement celui-ci en perdant la foi, sent affaisser son moral, mais l'ennemi sent grandir sa confiance, ce puissant ressort de la victoire, l'observateur même non militaire peut entrevoir les désastres qui sont dans la logique de la situation, par l'*illogisme* de l'empereur, de son état-major, par l'imprévoyance dans toutes les branches qui constituent cet ensemble, où excellait Napoléon Ier. Les traditions que gardèrent la Restauration avec les Saint-Cyr, Bellune; le gouvernement de juillet, avec les Soult, Clausel, Bugeaud; la République

(1) Il commandait en chef le 5e corps.
Encore un homme de malheur : à Wœrth, où il laisse tonner le canon sans marcher à ce signal non équivoque, et à Sedan, ainsi qu'on le verra plus tard. Il n'avait d'autre titre à un poste si éminent que l'indécente bouffonnerie : « Les chassepots font merveille. »

de 1848 sous la forte main des Lamoricière, Changarnier, cet ordre dans les services et les dépenses de l'armée, qu'en avait fait Napoléon III, affranchi de contrôle? — On le sait, on l'a vu, la forfanterie, les mots sonores : des victoires du premier Empire rappelés à tous propos, un chauvinisme passé à l'idolâtrie pour le nom Bonaparte, voilà ce qui restait au pays, qui avait le budget de guerre le plus chargé de l'Europe. — C'est qu'il faut revenir à la justesse du proverbe : « Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. » L'empereur jouait au soldat et démantibulait les forces vitales de la véritable organisation militaire; il avait toujours à la bouche les trophées et symboles glorieux, et le favoritisme de ses caprices se glissait dans les choix où la capacité seule peut sauvegarder nation et souverain. — Toujours la fatalité, celle d'un pouvoir immense qui met la main à tout pour détruire sans rien fonder : on dirait la monomanie qui vient conspirer contre l'œuvre collective des siècles et de l'expérience.

Un cri de réprobation s'élève de toute part. — Chacun voit le péril. — En vain, on se flatte que si Bazaine est impuissant à relever la gloire de nos armes, au moins il retiendra les

forces du prince Frédéric-Charles, en vain on improvise de nouvelles armées précipitées à la frontière. — Voilà l'instrument, il est dans les meilleures conditions, une artillerie superbe y est jointe. (Hélas ! nous avons pu en juger à Sedan, où nous l'avons énumérée captive.) Mais l'esprit qui anime, pousse la matière dans ce maniement d'hommes à relier, ah ! c'est le commandement. Les grands capitaines font les bons soldats ; et les bons soldats, sans la direction d'ensemble, feront des prouesses, mais ils ne seront que des braves dans une défaite. Or, ce destin, aujourd'hui dans les conditions de la guerre actuelle ; l'héroïsme poussé au délire, non-seulement ne le conjurera pas, mais le rendra plus fatalement inévitable. La mécanique annule l'homme, qu'elle oblige de la servir : l'artillerie et la tactique annihilent la baïonnette et l'élan qui ont valu tant de succès français.

Les revers s'étaient succédé comme grêle. Le moment est suprême, il s'agit d'arrêter un plan stratégique de réparation, on peut dire de salut. — Deux opinions étaient en présence. — La première était celle qui consistait à rejoindre avec 110,000 hommes, formés au camp de Châlons, le maréchal Bazaine, de le dégager entre Metz et Montmédy, où dix-huit cent mille rations de toute

nature étaient *concentrées*. — Cette jonction des deux armées formait une masse de 290,000 hommes, qui, à en juger par la contenance, la solidité de Bazaine, avant sa trahison, devait mettre en déroute l'armée réunie entre la Meuse et le Shiers, du prince Frédéric-Charles et du général Steinmetz. De la sorte, le prince Frédéric-Guillaume, après le refoulement de la première armée, se fût trouvée entre cette masse de 290,000 hommes et la ligne de la Marne, sa base d'opération. Sa situation devenait pleine de périls, puisque derrière lui se trouvait Paris déjà en état de défense, et, autour de l'ennemi, la France.

L'autre plan sacrifiait d'emblée Bazaine, Metz le grand arsenal. On eût lapidé J. Favre, dit-on, s'il eût fait l'abandon à l'ennemi de places à sa merci dans une situation *désespérée*. Comment aurait-on qualifié, grand Dieu, cet écart immense de l'est de la France, de l'abandon de Metz, que la famine seule pouvait vaincre, si on l'eût jeté en holocauste à une retraite qui livrait sans coup férir notre plus solide armée et un général estimé alors, mais depuis...? La question a été soumise à un conseil, il fut d'avis, le maréchal Vaillant en tête, de se porter au débloquement de Metz et à la rencontre des 200,000 hommes d'élite, dont la main

libre, c'était la victoire. On le voit aujourd'hui.

Malheureusement, l'empereur, quoique passif en apparence et en principe, restait à l'armée, dont la Constitution le faisait le chef, et c'était à Mac-Mahon que l'exécution était dévolue. Il faut être juste ; comme au temps de Benedeck, l'opinion, qui a des erreurs d'optique lointaine, la presse qui a des engouements irréfléchis et fait les réputations, avaient placé sur le nom et le prestige de Magenta des espérances et un résultat qui devaient avoir un triste lendemain.

Le succès d'une manœuvre vraiment populaire, la seule même qui répondît au tempérament national jaloux d'aller en avant, se fondait sur une avance de trois à quatre jours qu'avait l'armée française sur le prince royal, dont la marche sur Paris allait atteindre Épernay. De la jonction projetée dépendait le sort de la guerre. L'attitude de Bazaine, qu'on ne pouvait ni forcer ni paralyser dans les rudes pertes qu'il avait la faculté d'infliger, la résistance qu'oppose Paris ne permettent plus le doute sur les conséquences de ce plan, s'il eût été vivement exécuté.

Une comparaison de la distance parcourue par les deux armées, dont nous avons pris l'état en ce qui concerne les étapes prussiennes, sur un livret

allemand à nous communiqué, dénote la première faute dans l'exécution.

Est-ce l'empereur, général fantastique, qui serait venu encore interposer sa funeste autorité et une influence regrettable que subissait Mac-Mahon? Est-ce l'indécision, une insuffisance dans la tactique qui ont fait défaut à la stratégie? Quoi qu'il en puisse être, voici d'autres fautes de détail : on ne rompt pas des ponts qui facilitent le passage et l'avance de l'ennemi. Il y a pis encore. On se détourne du chemin direct pour se laisser acculer à l'extrême frontière. Ce n'était pas la voie topographique, ce ne pouvait être la direction du plan. Le sens commun indique qu'il consistait à se diriger sur Metz, par Verdun, sous la protection de cette ville fortifiée et du passage qu'elle assurait.

Mais, pour la manœuvre stratégique, dont la netteté saisit l'œil, il y avait une condition élémentaire. — Il fallait garder, par une marche rapide dans la vraie voie, l'avantage de distance qu'on avait sur le prince royal, qui s'était trop avancé, dans l'ardeur intempestive de se rapprocher de Paris. C'était la faute qu'il avait commise; à un général pourvu comme l'était Mac-Mahon, il appartenait de la lui faire expier. *Aux rapides*

la victoire. Le maréchal ne sembla pas s'en douter. La réussite consistait dans la prompte mise à exécution de la marche de Châlons sur Metz, par Verdun et Briey. Frédéric-Guillaume s'était trop détourné pour arriver à temps. Des pluies qui le surprirent dans un terrain mou d'effondrement ajoutèrent un retard de 24 heures aux 60 dont il était distancé. Il lui fallut, comme Blücher à Waterloo, réparer par les efforts du soldat. Le prince royal, un habile adversaire, même un grand général, revenu de son illusion, gagne de vitesse, et toutes ses colonnes se portent de front sur la marche de flanc de notre armée. On ne peut donc se rendre compte de ce que M. de Bismark, dans son langage pittoresque, appelait la *marche ondoyante* de Mac-Mahon sur Sedan.

L'étoile malheureuse de Wœrth se retrouve dans une nouvelle défaillance de Failly, à la tête du 5e corps. Toujours négligent à se garder, à s'éclairer, d'une présomption de discours qui laisse l'acte en désaccord, il s'était laissé surprendre par l'arrivée subite du prince de Prusse, dont la hardiesse dans la rapidité est assez connue pour engager à la vigilance. Il en résulta une complète déroute dans le 5e corps (de Failly); elle réagit sur l'armée entière.

Le général Vinoy formait, en outre, une arrière-garde de 22,000 hommes, qu'il pouvait augmenter de 10,000 hommes de la division Exéa, à Reims, qui faisait partie de ce corps d'armée, soit 32,000 hommes. Tous ces calculs, dispositions, se liaient à la marche sur Verdun.

Ce n'est pas tout : lorsqu'à la lenteur du mouvement d'attaque correspond la marche rapide d'un ennemi que devait frustrer la distance, on ne rompt pas même les ponts. Il y a trouvé des facilités inespérées en gagnant du temps, ce capital qui, bien employé, contribue tant au succès.

Il est une faute qui ne s'explique, de la part d'un homme de guerre, que par le trouble, les déviations, les embarras que la présence de l'empereur a suscités ; Mac-Mahon délaisse les hauteurs d'Illy qui dominent Sedan. Pour quiconque suivra, étudiera la topographie du champ de bataille, celui où l'empereur a attiré Mac-Mahon présageait la défaite. — C'est écœurant. — Il est, en effet, des points dont l'occupation, si elle n'assure pas absolument la victoire, la préparent et la facilitent. Telles furent à Waterloo, les fermes de la Haie-Sainte et d'Hougoumont. Elles formèrent les attaches du plan de bataille de Wellington, dont le centre était le Mont-Saint-Jean.

C'est dans des proportions plus largement lugubres qu'il faut mettre au crédit de l'action prussienne et de ses résultats l'occupation du point culminant abandonné par Mac-Mahon. Il maîtrise la plaine et les versants qui devinrent le tombeau de tant de braves, notamment de cette admirable infanterie de marine dont nous avons vu le glorieux mais sanglant calvaire. Nous y avons trouvés encore épars, sous les témoignages de leur bravoure, par les armes brisées, une foule de leurs livrets, recueillis pieusement par un compatriote, pleurant sur tant de vies inutilement sacrifiées. — Enfin, Sedan, sous le feu d'une pareille position, ne pouvait être qu'un monceau de cendres et de débris humains : une formidable artillerie sur ce point, c'est une ville, une population, une armée à merci. — C'est ce qui arriva. Alors il n'y avait plus qu'à pousser le cri de désespoir de Brutus. Il retombe comme un anathème, dont l'écho retentira jusqu'à la postérité la plus reculée.

Si l'histoire n'offre pas d'exemple d'une pareille capitulation, elle n'a pas d'entreprise à mettre en parallèle avec celle dont Paris est la cible en ce moment, dans un cercle de 50 kilomètres d'enceinte, environ. — Non, le siége lamentable de

Jérusalem, par Titus, n'est, en comparaison, qu'une entreprise lilliputienne.

Voici un galbe pris sur les lieux (1), et après les plus minutieuses informations fournies par les acteurs et témoins. — L'histoire mettra en lumière le rôle et la responsabilité de chacun. Le maréchal Mac-Mahon peut être assimilé à un Bayard, à un Murat; mais, non-seulement il semble étranger à l'art des calculs et combinaisons de l'école des Turenne, Condé, Napoléon, mais il a fait chanceler, faute de décision, faute d'aller devant soi, le plan dont il a été le bras inhabile. Une fois de plus, le monde aura appris que le plus fier courage, sans la science militaire, sans la précision des mouvements, découvre des braves qui savent mourir, mais ne donne pas la victoire.

(1) Le projet de jonction émanait du ministre de la guerre que sa situation exceptionnelle de chef de cabinet retenait à Paris Il y était réduit à n'être qu'un recruteur d'hommes et un pourvoyeur d'armes. La fortune de la guerre eût été probablement changée, si la lenteur inexplicable de la marche de Mac-Mahon n'eût pas frustré l'exécution. L'auteur du plan, s'il eût pu le conduire lui-même, ne pouvait lui donner un démenti dans l'application. — Ç'eût été se l'infliger de sa propre main. — Sedan ne pouvait être qu'un tombeau; ce n'était pas assurément le champ de bataille que désignait la topographie, car il ne devait même être un refuge. Il est devenu le traquenard de 90 000 hommes.

Nous nous proposons d'en faire le récit. L'heure n'est pas venue d'en saisir les lignes multiples. C'est une bataille qui n'a peut-être pas de parallèle dans les annales. Nous tenons aussi à la disposition de beaucoup de familles, auxquelles avis en sera donné, les papiers ramassés, témoignage glorieux pour ceux qu'elles regrettent.

L'ENDURCISSEMENT

L'intrigue bonapartiste s'assoupit, se réveille, s'éclipse encore, mais n'abdique pas. Un journal qu'elle commandite (1), des allées, venues, des mystères, des publications, qui se préparent, mille échos, des symptômes successifs, tout la révèle. Qu'on ne s'étonne donc pas que ceux qui connaissent l'homme et se rappellent comment la France y a été prise, veillent et avertissent. C'est pourquoi nous avons dressé cet appel à toutes les

(1) La *Situation*, à Londres, nous a vivement attaqué. On a pu voir notre réponse dans l'*Écho français*.

consciences dont la fière probité est prête à protester contre les abominations.

Ce n'est pas de la phraséologie ceci. Est-il un lecteur qui, en égarant la pensée de cette réflexion sur le personnage, ne trouve et n'avoue que c'est bien la physionomie prise au daguerréotype de la conscience révoltée? Alors s'est offerte à elle le miroir que réfléchit le lugubre tableau.

La vérité en fera l'arrêt de l'histoire.

Après la conspiration et le crime de sa guerre purement dynastique, on le sait, celui écrasé, détrôné et captif offrait à son possesseur son opprobre comme garantie de sa soumission.

Cet homme ne semble pas se douter du poids qu'il a attaché à son fatal souvenir. — Par sa faute, à cette heure, Paris, le charme du monde, le centre de tous les intérêts, est renfermé dans un cordon de souffrance, de mort, de perspectives qui terrifient les moins sensibles; ce Versailles, le plus somptueux des palais où le grand roi semblait toujours attendu, consacré aux gloires de la France par Louis-Philippe, a pour protection la croix rouge désignant l'hôpital des blessés prussiens. Tout ce que le génie, la célébrité, l'héroïsme ont conçu y a son image dans les salles, livrées aux soldats de la rude Poméranie, dont la

présence est insultante. — Dans ce temple de la magnificence, nos plus glorieux symboles se détachent au milieu des baïonnettes qu'ils ont annihilées si souvent.

L'hôte royal qui y était traité en ami, il y a quatre ans, va les occuper en vainqueur. Celui qui lui en faisait les honneurs, où est-il? Captif dans un palais, il conspire encore, aux dépens du peuple qui lui a tout livré, et qu'il a dépouillé, trompé, exploité de toutes façons, qu'il a finalement conduit à une défaite qu'on doit à son incapacité. Cependant, lui, calomniateur de son armée, ne manquera point, par la voix gagée de ses émissaires, auprès des paysans, de mettre son propre méfait sur le compte de la trahison.

Le cynisme qu'étale ce grand coupable peut indigner, non étonner. — C'est la série des fatalités qui s'appellent et s'engendrent.

Mais que Guillaume, M. de Bismark, que l'Allemagne savante, qui ont la passion des arts et des lettres, pris d'un vertige de vengeance, de sang d'émulation dans la ruine, s'acharnent à la victime à eux livrée par un empereur de contrebande, on ne peut l'admettre. Ce serait la crucifixion dans une monstruosité.

Hélas ! est-ce qu'on estimerait qu'il n'y a pas assez de sang versé, de deuils allemands et français ? Un cri d'angoisse, bientôt accusateur, s'élève de l'univers.

Nous l'avons dit après lord Castelreagh : Prusse, Russie, France, aucune nation n'abuse impunément. Si, comme le déclarait Mme de Staël à lord Byron : « Le monde est trop fort contre quelque individu que ce soit, » — l'Europe et l'opinion du juste, qui confondront les nationalités, ne sauraient être vaincues par la victoire, même la plus foudroyante. Le lendemain est à tous, il est à l'expiation, cette loi dont Dieu a fait la justice qui, dès ce monde, anticipe celle assurée de l'autre.

Quoi ! on pourrait songer à exercer sur un peuple cette violence, le plus honteux des outrages que l'esprit du mal peut rêver ! Dieu ne laissera pas aboutir au but sacrilége.

Et ce serait pour cela qu'on forcerait une ville qui devrait être un palladium, sous la garde des nations dont elle était l'attrait hospitalier, à renouveler les scènes de Saragosse, à s'ensevelir comme Jérusalem ! Quoi ! tout à coup une sollicitude subite se serait glissée dans le cœur qui a voulu qu'on suivît la voie criminelle ! où Dieu l'a fait tomber. L'innocente victime frappée dans

l'honneur, la destinée, la vie, la fortune de ses enfants, profanée dans ses sanctuaires de gloire, pourrait être de nouveau la proie de l'aigle avide et imprévoyant !

Ah ! c'est de ce gouffre de désolation que Guillaume, le représentant du droit divin, ferait surgir pour le dénouement à son expédition d'Alexandre non un Darius, celui-là savait mourir, mais le mendiant d'une couronne soumise à sa loi !... Il viendrait par cette porte honteuse renouveler une domination qu'on peut abhorrer avec plus de raison que les traités de 1815 !

Il y aurait là pour le monde, non la morale en action régalienne : ce serait l'explosion d'une indignation, à faire sauter en éclats les plus solides couronnes.

Il ne resterait plus aux nations soulevées, averties de ce que peut le machiavélisme royal, qu'à suivre à tout prix les étapes des doctrines si redoutables aux dynasties.

La conscience humaine se détournerait d'elles. L'impérialisme n'était pas un abri, c'était le caveau mortuaire, l'arsenal où ce sombre conspirateur, Napoléon III, tramait contre l'Europe ; il y avait marqué la place des libertés et des vieilles dynasties.

Il a succombé après avoir fait de la France, si virile et si glorieuse, la Niobé des nations. Il est tombé jouet de lui-même. Au lieu de demander la gloire à la vérité, à la vertu, il a voulu emprunter le triomphe à la ruse. Mais les faveurs de la fortune, moins capricieuse qu'on le suppose, ne s'ouvre qu'au génie qui sait la fixer.

Napoléon III a trouvé sa punition dans le destin même auquel il a marché, sans nul souci des lois divines et humaines dont il faisait la litière de la route. — Ici se rencontre la justice providentielle qui a mis son sceau indélébile sur l'anathème des hommes.

L'histoire du monde offrit-elle jamais un plus grand *erudimini* dans le plus dramatique des résultats ?

L'héritier du grand Frédéric, de cette race militaire que Napoléon Ier semblait avoir éclipsée à jamais, est à Versailles. Lui et son fils ont placé leur quartier général dans ce séjour du roi qui justifiait sa devise : *Nec pluribus impar*.

C'est devant la splendide statue de Louis XIV que *Fritz* distribue ses récompenses à ceux qui l'ont amené là.

Souvenirs de notre gloire, est-ce assez de profanation ! Le Prométhée qui prétendait lui ap-

porter un éclat nouveau n'a su que ternir l'ancien. — Son progrès à lui, c'était la défaite avec tous ses maux.

L'héritier de Napoléon le Grand, à cette hauteur où il semblait que nul autre ne pût atteindre, l'héritier de ce conquérant dont l'ombre rendit la France aussi folle qu'imprévoyante, eh bien! cet empereur défaillant à son nom, à sa famille, à son peuple, à tout, est prisonnier à Wilhelmshœhe. Aux lueurs sinistres qui s'échappent d'une carrière, qui devait avoir un pareil et un si tragique dénouement, l'histoire rougira d'écrire le nom qui a ébloui le commencement du siècle. Il laisse bien loin derrière lui les plus fatals, celui qu'on appellera désormais : *L'homme de Sedan*.

UN RAPPROCHEMENT HISTORIQUE

M. DE TALLEYRAND.

L'esprit stupéfié à la vue de l'abîme ouvert à la France, en 1870, se reporte à 1814. Son instructif souvenir se place au frontispice du caveau funéraire, où, jouet d'un esprit de vertige, il semble que l'empereur ait voulu précipiter la France (1).

Celui-ci, sous d'autres chefs que la dynastie corse, tantôt par une politique nationale, tantôt par les armes, avait déjoué et refoulé toutes les

(1) Le *sauveur* prétendu ne s'est plus trouvé être qu'un entrepreneur de pompes funèbres. Quelle ironie du sort aux adulations qui ont enivré cet homme, au point de lui laisser prendre les feux follets de son cerveau pour des illuminations de génie ! Quelle fin !

invasions. A la chute du premier empire, la vieille race de Clovis put seule rédimer la nation du courroux, qui invoquait le droit de terribles représailles. Au milieu de cette détresse, le Titan qui avait amené la coalition se cramponnait au pouvoir, comme le pilote troublé au mât du navire dont il a causé le naufrage.

Napoléon Ier, trahi par la fortune, ne s'était pas ignominieusement rendu ; sous les lauriers de Montmirail et Champaubert, il se flattait d'attacher à son épée, restée terrible, le talisman de sa dynastie. C'est pourquoi il dépêche Caulaincourt à Alexandre. Talleyrand et Fouché, auxquels rien n'échappait des plus secrètes intrigues, veillaient. — Aussi l'ancien fastueux ambassadeur, errant dans la banlieue, avait vainement voulu pénétrer dans Paris. — Le hasard lui en ouvre les portes. Le grand-duc Constantin, se promenant dans son attelage tartare, rencontre cet ancien Parmenion favori de l'Alexandre français. Il le prend et l'emmène à son frère. Celui-ci était sous le toit de M. de Talleyrand ; Caulaincourt adroit, insinuant, trouve le moyen de toucher le noble cœur du tzar et de rendre favorable l'allié qui, à Tilsitt, s'écriait dans son enthousiasme :

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. »

Au sein de ces épanchements, de ces évocations des jours heureux, triomphants, la nuit marque l'heure du repos. L'hôte impérial de M. de Talleyrand offre au duc un lit jumeau de celui dont il usait dans son dédain des mollesses de la civilisation. — La conversation prolongée de la sorte réveille des échos sympathiques.

Grand était l'espoir du duc de Vicence, mais les cœurs des rois sont comme les destins : la raison d'État laisse peu d'accès ou de durée aux inclinations, là où elle emprunte une voix autorisée comme celle du prince de Benevent.

On va en juger.

Anxieux de cette longue conférence dont le motif était transparent, M. de Talleyrand feint pourtant le flegme : pas un mot trahit ni son émotion ni sa pensée.

On s'assemble pour le conseil non d'une nation, mais des nations les plus puissantes suivies des plus petites. — Castelreagh, cet homme de fer qui, héritier de la haine de Pitt, l'avait portée à but, brillait parmi les souverains, les dominait même.

M. de Talleyrand prend la parole. Voici le sens puisé dans notre mémoire, de la mémorable allocution par laquelle il fait évanouir le rêve de nuit, la chimère d'une amitié plus fanatique que natio-

nale : il démontre les périls qu'elle récelait pour l'Europe :

« Majestés, Excellence. Le parti que vous allez prendre comptera dans l'histoire, suivant que la sagesse ou l'illusion l'inspirera. Vous allez fonder le repos ou perpétuer le trouble du monde. Après tant de leçons données par la Providence, après tant de témoignages de l'impossibilité du caractère de l'Empereur de tenir le repos dans le respect du droit d'autrui, il faut reconnaître la vérité. Pour moi, cet aveu m'est pénible, car il m'accuse. En France, hélas ! nous avons tout essayé, nous avons eu recours à tous les expédients, nous avons épuisé toutes les variétés républicaines. Nous en sommes venu au gouvernement militaire, fausse enseigne de l'ordre. Tout a été vain, caduc, tout cela le serait encore, car nous étions et serions toujours la révolution. »

Devant ces paroles si graves, sous le sceau, de tant de sang et de ruines, il n'y avait qu'à s'incliner.

C'en était fait non-seulement du couronné par tant de lauriers, mais aussi de sa dynastie. L'Autriche elle-même, gagnée par le principe d'une sécurité mutuelle, à établir entre les États, recueillait son archiduchesse et effaçait le titre pompeux

du roi de Rome sous celui de duc de Reitchatd : c'était le deuil d'un empire.

Quel enseignement à cinquante-six ans de distance, au sein des malheurs renouvelés, démesurément agrandis aux proportions d'une ruine nationale, publique et privée par la fatalité qui avait été attachée à cette famille ! On dirait la race qui sème le malheur, un fléau à destination spéciale de la France.

Vous qui l'avez prôné, plébicistaires qui l'avez consacré, demandez pardon à Dieu et aux hommes, de la part que vous y avez prise. En regardant vos familles, vos foyers dévastés, et la place vide de tant d'êtres ravis, par la faute de cet homme..., mon Dieu, nous venons pleurer avec vous (1) !

Ainsi, les deux Bonaparte, l'oncle, le neveu ont abouti aux grandes tragédies de Waterloo et de Sedan, objet de nos plus minutieuses investigations.

(1) On peut en vain fouiller les annales les plus lugubres, on n'y rencontrera pas une page pareille. La désolation, la ruine, l'humiliation ne s'étaient pas montrées encore à ce degré.

Le prétorianisme du 2 décembre, l'embauchage du conspirateur, son parjure, son outrage aux généraux les plus illustres, saisis impunément, tels que des malfaiteurs ; voilà ce qui a produit ce relâchement des principes et de la discipline de l'armée. Jamais la Némésis des poètes n'a revêtu une figure si terrifiante.

LA VOIX DE LA JUSTICE ET DE L'HUMANITÉ.

L'écrivain qui ne relève que de sa conscience ne flatte pas les rois et les puissants, il leur porte la voix qui dit *sursum corda*, au vainqueur qui a déclaré : « Je n'en veux qu'à celui qui m'a provoqué, nullement à la France. » — Il est cependant tombé, ce provocateur, et la mort, la désolation ne font que grossir. Hé bien, là où la résistance du droit est impuissante contre la force, la justice divine ne l'est pas. Voilà une vérité pour laquelle on peut frapper le prêtre, mais

elle lui servit, elle accuse, elle triomphe tôt ou tard.

Cependant, il ne faut pas être partial. Le moment est trop solennel pour ne pas distinguer la responsabilité de chacun. Il est des circonstances où le silence devient une perfidie.

Donnons essor à une pensée qui n'est que l'écho de celle de l'Europe humaine et sympathique aux malheurs de la France trop excitée, peut-être égarée par tant de déceptions, pour l'accepter sous la contrainte de son malheur.

Qu'adviendra-t-il de toutes les tentatives d'armistice, prélude de paix? Elles semblent n'avoir ni faveur, ni chance d'aboutir, si l'on prend à la lettre les déclarations du gouvernement. Encore y doit-on placer moins d'espoir, si on considère les dispositions manifestées par les grands centres. Pendant que M. Thiers, le seul homme d'État de la France, doué et en situation pour cette tâche, ramenait l'Europe, voici des hommes, jeunes ou illusionnés, attachés à des maximes, qui ne sont pas des canons qui minent les bons effets de sa patriotique mission.

Les généraux se succèdent sans qu'il leur soit possible de rien organiser, ni d'opposer une force régulière à des armées constituées, aussi forte-

ment préparées de longue main, aussi solides et exercées que celles de la Prusse (1).

Suivant les probabilités humaines, des défaites nouvelles peuvent échoir, tant qu'on ne sera pas en mesure. C'est donc un panorama de malheurs. — Ce qui rend la situation si critique, c'est l'état de dénuement que l'empire a laissé à la France. On est à court de matériel. La bravoure vainement s'élance, à l'instar des Gaulois nos pères. Une guerre d'artillerie, dont le prince Frédéric-Charles est l'inventeur tacticien, fait pleuvoir la mort de la main d'un ennemi invisible. Napoléon III s'en fiait à ses mitrailleuses : il ne soupçonnait pas l'ascendant de justesse et de portée contre lequel il lançait, en étourdi, l'armée et la destinée de la France.

Pour persévérer dans la guerre à outrance, il faudrait que Paris, ou la province, les deux simultanément, puissent repousser ou détruire l'armée assiégeante. On sait combien sont douteuses les espérances à cet égard.

Nous devons achever par une triste perspective qu'appelle la continuation de la lutte, si un

(1) L'auteur a été à même d'en juger dans les deux plus mémorables phases de l'histoire moderne, en 1866, en Allemagne, en 1870, à Sedan. Il avainement averti l'empire, il poursuit le même rôle ingrat. Ceci dit avec la conscience de la vérité et du devoir qu'elle prescrit.

génie providentiel n'ouvre pas l'issue dans cette impasse où l'abîme est béant.

L'approvisionnement de Paris est une question de jours. Dans un long cercle l'environnant, le pays est ou sera dévoré. Vienne l'heure où, faute, non de courage, mais de subsistance, il faille céder, alors on n'ose envisager cette série de souffrances, de désastres.

En dehors de la paix, peut-on ne pas apercevoir dans quel labyrinthe la France serait placée. La misère ne peut manquer de se répandre, comme une contagion, sur les parties préservées. Ce serait pis que les conflits d'ambitions, on assisterait à la lutte acharnée de la faim. Oh! la faim, quelle démoralisatrice des plus honnêtes natures! Nous avons vu à Sedan d'hospitalières demeures portant les ravages inattendus du soldat français, et même des soldats se battant entre eux pour le pain du jour.

C'est une menace flagrante aux familles, à la propriété, à la nationalité, à la liberté, à la fortune publique et privée.

Pour résumer l'état des choses.

La question se pose ainsi, dit-on, en exagérant le point d'honneur, suivre les errements du passé impérial, au lieu de faire la part aux cir-

constances et aux malheurs, œuvre de l'empire?

Usons des bons sentiments des neutres. Qu'on se rappelle qu'au-dessus de la république, comme de toutes les formes monarchiques, plus ou moins durables, il y a ce qui est inaliénable, la nationalité. Il n'est permis à personne de la risquer sur des théories nébuleuses qui dérobent un gouffre. Elles apparaissent non comme des étoiles de salut, mais plutôt à l'instar des comètes qui, suivant Napoléon le Grand, annonçaient la catastrophe. Puissent Dieu et les sympathies des peuples préserver la France! Détruire Paris, c'est éteindre le plus brillant foyer de la civilisation : ce serait un outrage au monde, et un crime envers l'avenir!

PAS D'ILLUSION.

La science de la guerre consiste à ce que les moyens se trouvent toujours en rapport avec le but. — Il faut des forces suffisantes pour tenir la défensive; il faut des forces submergeantes pour l'attaque, de manière à briser toute résistance. — Voilà le système amené par Moltke à ses conséquences mathématiques.

Quels moyens a la France livrée sans défense par son empereur? La démoralisation créée par lui est tout à la fois politique et militaire.

Le second Empire n'était qu'une fantasmagorie enluminée d'artifices. L'Empereur était le

dieu devant lequel il n'y avait ni droit ni mérite. Il a altéré le fort esprit de l'armée, comme toutes les forces vives qui sont l'essence d'un gouvernement.

D'un autre côté, le socialisme, par ses idées fausses, ses utopies, sans tenir compte du milieu de l'organisation établie, est venu tout mettre en question. L'armée en a senti le contre-coup. On ne s'en doutait pas, quand le plébiscite vint sillonner l'abîme d'un éclair précurseur. Toujours est-il que les apôtres de Belleville, qui se sont tant occupés du soldat, l'ont embrouillé dans un labyrinthe de doctrines hybrides. Tour à tour l'individu se trouvait juge suprême des institutions dont il devait faire litière, ou être réduit à l'état d'une machine subordonnée à suivre une impulsion collective. Il en est résulté cette confusion, métempsycose latente dont la guerre a révélé l'altération. Le soldat s'est trouvé désagrégé de ses chefs, par l'esprit nouveau. Lorsqu'au jour du sacrifice du sang, qui fait de la foi à sa cause, de la confiance au commandement les conditions vitales du succès, il s'est senti défaillir en trouvant à sa tête des favoris empanachés, étrangers à leur métier, même sans la pudeur de leurs hauts grades.

L'autorité incontestée du commandement est donc une des premières conditions de la victoire. L'histoire en a témoigné toujours, la Prusse en est la preuve irrécusable aujourd'hui.

Dans cette situation, il faut envisager la réalité. — Laissons l'état de la France, si tourmentée par des partis divers, où des folies, se constituant à part dans de grands centres, comme Lyon, Marseille, Toulouse, Limoges, ne peuvent que faire beaucoup de mal, en détournant ce qu'il serait plus patriotique de reporter à la défense nationale.

Est-ce que la destinée de la République exigerait que la France parcourût les stations de ce sanglant Calvaire? La pensée chrétienne èt sociale d'arrêter ce flot de douleur doit confédérer tous les peuples.

Paris, fier, inébranlable, prêt à tous les sacrifices, est un des plus émouvants spectacles de l'histoire. Seulement, en présence de cette organisation allemande formidable, de ses grandes armées disposées de manière a rétrécir et à fermer, chaque jour, le cercle des assistances, Paris apparaît comme la grande victime d'une série de fautes, dont la République n'avait pas la responsabilité. Malheureusement sa ligne de conduite n'a fait que compliquer la situation.

M. de Bismark, lui-même, doit sentir trébucher l'idée du bombardement ou de la famine dans l'horreur de l'outrage. — Il ne le commet pas seulement contre la France, mais contre la Rome de la civilisation moderne. C'est le centre où tout converge, c'est la constellation dont l'attraction entraîne les autres peuples dans son orbite.

C'est pourquoi, nous ne saurions assez le répéter, l'intervention des puissances spectatrices émues seule est capable de trancher le nœud gordien, œuvre de la politique embrouillée de Napoléon III. La France, la Prusse peuvent et doivent accepter cet arbitrage amiable, tout officieux, de manière à ce que l'humanité trouve sa satisfaction plénière dans la part faite aux circonstances.

Les neutres sont appelés à être les agents actifs du retour de la paix. Les motifs d'ambition, les adages vulgaires, ne sauraient réclamer crédit et cours, en face de cette grande boucherie d'hommes, qui stupéfie les contemporains, en attendant qu'elle courrouce l'histoire.

Le gouvernement provisoire est sûr que la représentation convoquée plus tard ne cassera pas l'œuvre humanitaire des arbitres. La Prusse a une garantie, la meilleure de toutes : c'est que Sedan et tous les désastres qu'il a amenés ont

mis le bâillon pour un siècle sur le parti de la guerre. Elle est discréditée par l'indignation qui a marqué, à tout jamais, du signe néfaste, — la race et le front de l'homme de Sedan (1).

(1) Au moment où l'on réimprime ces considérations et vœux, tombe l'émouvante nouvelle que M. Thiers est rappelé et que les négociations sont rompues. Quel noir horizon de désastres et de sang!

LES SIGNES PRÉCURSEURS DU DRAME

(TABLEAU HISTORIQUE)

L'Empire est venu, comme on sait, en 1852. Quelle série extraordinaire va attirer les regards de l'univers! un mouvement inouï est produit par cette résurrection qui vient dresser devant la vieille Europe un esprit provocateur. La France, dans la terreur qui, en lui faisant perdre ses esprits, lui enlève la prévoyance, se laisse ravir en échange de l'ombre d'un nom, la vie et la force que le système constitutionnel pouvait seul lui donner. Elle laisse les réalités pour les chimères dont on l'enivre à la fumée du souvenir des batailles qui rappelaient un autre temps et exigeaient un

autre homme. En Asie, en Afrique, en Amérique, les événements se succèdent. Pas un jour sans émotions, sans surprises. Les chefs d'État sont placés dans un enfer d'activité. L'agitation apportée par l'empire électrise la scène sans laisser l'entr'acte au repos.

Les systèmes, les ambitions, des projets de remaniement, tour à tour mis en avant et abandonnés, mais ouvrant une lice où tous les droits mis en question chancellent, — puis des guerres, des annexions, des révolutions donnant le congé aux dynasties errantes; — les grandes agglomérations posées en principe, s'élevant sur la ruine des traités et laissant entrevoir d'autres champs de bataille dans le fond du tableau; — les plus gigantesques armées et la folie endémique des engins de la plus effroyable destruction; — un tressaillement des esprits; — une anarchie des intérêts, se déchirant au sein des théories les plus contradictoires, telles que la concurrence illimitée préconisée par les uns, la protection graduée, invoquée par les autres; — les missionnaires de l'épée et de l'ambition des découvertes, courant aux combats de la Chine, de l'Abyssinie et aux fortunes lointaines de la Californie et de l'Australie; — la propagande de la vapeur effaçant

les espaces, étonnant les barbares ; — le drapeau de la France frayant la route d'un empire transatlantique, au mépris des pronostics des véritables hommes d'État, pour ne bientôt laisser apparaître que le linceul d'un héros martyr, empereur déchu, d'une antique race qui se retrouve digne d'elle-même, mourant en roi, le sourire sur les lèvres, sous les balles de Queretaro; — l'émigration de la vieille Europe formant l'exode de l'Irlande ; ces files de pèlerins de diverses nations, entraînées par la misère aux plages du nouveau monde, dont Châteaubriand, le René des Natchez, a vu les poétiques déserts, aujourd'hui transformés en cités opulentes d'une puissante république, tous les problèmes d'une politique sans bousole posés par l'Empereur, provoquant les défiances de l'Europe, qui isolaient la France, au moment où son chef préméditait, organisait la guerre : les batailles qui effacent par leurs proportions et leurs conséquences ce que l'histoire a de plus mémorable, Sedan, le blocus de Paris, la dévastation, le pillage, la mort, la terreur, l'incendie, formant le cortége de l'invasion; — les contrées les plus fertiles et les plus riches innocentes de tout, soumises à ce drainage de réquisitions et même de destruction gratuite; — la famine se détachant à l'horizon où M. de

Bismark, d'un doigt sinistre, en montre l'heure et en promulgue la légitimité; — enfin le démon de la guerre venant pousser deux races à s'entre-tuer, à effrayer le monde, à jeter cette haine immense qui fera prendre aux peuples en exécration les institutions monarchiques, tenues pour responsables; tant de victimes, un si prodigieux ébranlement, une révolution encore plus surprenante et plus étendue dans ses effets moraux que dans ses destructions matérielles, voilà ce que font le roi Guillaume, M. de Bismark, l'Allemagne poussée à ces abominations!!! — Quelle complexité! quel drame! quel avenir! Aussi quelles expiations, — celle de Sedan n'en est que le prologue.

La justice divine ne fait défaut à aucune folle ambition, à aucuns coupables!

AU CLUB DES PATRIOTES DE MARSEILLE.

RÉPONSE

A LA PROPAGANDE PATRIOTIQUE

DE L'HOMME DE SEDAN.

CITOYENS!

Aujourd'hui seulement j'ai connaissance de la motion et du vote dont j'ai été l'objet, ainsi que l'*Homme de Sedan*, de la part du club des patriotes de Marseille (1).

Avant d'aborder avec vous de nouveau le lugubre personnage, je sens le besoin de vous dire que les témoignages tels que les vôtres dans cette

(1) *Séance du Club des patriotes de Marseille du* 20 *octobre* 1870.

Le comité, après avoir pris connaissance de l'ouvrage intitulé : « *l'Homme de Sedan*, » par le citoyen Alfred de la Guéronnière, et trouvant cet écrit d'accord avec les principes

forme franche de l'esprit populaire, me sont une douce récompense de mes travaux. Nous pouvons différer sur l'emploi des moyens que réclament les fautes et les vices du régime dont nous sommes tous les victimes, mais quand il s'agit de patriotisme, du salut de notre chère France, nous n'avons qu'un cœur, et chacun de ses enfants doit se serrer l'un contre l'autre et sceller, au besoin dans la mort, un indomptable dévouement.

Ceci dit, je dois vous confesser une faiblesse paternelle : je suis sûr que vous la légitimerez par votre approbation. Je vous en fais juges.

Il me faut pour cela aborder une question personnelle, mais elle se lie à une question de morale publique, je me flatte de ne pas vous apporter d'ennui par les détails qui sont nécessaires.

Vous m'avez reproduit dans les proportions d'une propagande, jusques alors sans précédents

de salut public, qui dirige le Club des Patriotes, décide :

1° Le citoyen Alfred de la Guéronnière a bien mérité de la reconnaissance des vrais Français ;

2° L'impression de son livre sera faite à Marseille, aux frais du Club des Patriotes, pour sa vente, en être activée et propagée dans toute la France.

Ainsi décidé en séance publique du Club, sur la proposition du comité, le 20 octobre 1870.

Le Secrétaire,	*Le Président*,
E. PARABEL.	V. CASTEIGNAC.

sur cette échelle; vous avez jugé que j'avais daguerrotypé, dans ses traits sombres, dans son machiavélisme multiple, celui dont sa vie fut un complot, contre le peuple qu'il a trahi, contre les autres dynasties qu'il minait souterrainement, non pour y substituer le règne démocratique, mais pour suivre une inclination corse, nullement française, jouir de leur chute, s'attribuer dans leurs dépouilles ce qui pouvait uniquement servir son autocratie et satisfaire les appétits qu'il avait développés. A défaut des vertus publiques, condamnées comme un reproche, il fallait développer et satisfaire les vices.

— Voilà le régime impérial. — Saisis des mêmes évidences qui ont courroucé ma plume, faisant écho à mes accents qui ont retenti dans l'univers (et j'en suis fier vraiment), nous disons ensemble : " Racca sur le grand coupable ; " c'est bien, et il ne peut y avoir deux cris, quand on n'est pas un Français de la décadence bonapartiste.

Je reviens à la faiblesse que je vais vous expliquer.

Je suis un ouvrier de la pensée. L'édition que vous avez reproduite et que vous propagez n'est qu'une imparfaite ébauche de mon indignation et

des douleurs ressenties sur le champ de bataille de Sedan. Il faut voir ce Golgotha où ce faux empereur a livré une nation.

Ce galbe imparfait auquel j'ai donné depuis ses traits, sa physionomie, la couleur de la vie et de l'irritation de mes sentiments, était exclusivement destinée aux cabinets de l'Europe. Mon but était de détruire, dans son germe, une abominable intrigue rencontrée sous mes pas, par hasard. — Je suis resté dans l'exil uniquement pour suivre cette mission continuée par d'autres œuvres dans le même esprit de conviction et de dévouement. On jugea que ma protestation ne devait pas seulement s'adresser à un cénacle agissant sous l'empire de vues personnelles, mais au monde, et par là, à la conscience publique. — Les témoignages qui me sont venus, le vôtre, me prouvent que j'ai pénétré au vif de l'âme saisie d'horreur, et il y a de quoi, quand on a le sang d'un homme libre. La vérité ni l'histoire n'admettent le langage du courtisan, cette sorte de crapaud volant.

Alors le regard et la bienveillance des milliers de lecteurs affluant à l'œuvre m'imposaient un sacrifice nécessaire. — Abraham allait immoler Isaac, c'était un bon père pourtant. — Moi aussi

j'ai l'amour de ma progéniture, comme me le disait un jour une grande célébrité du temps, c'est pour cela que j'ai l'amour-propre *que la chair de ma chair, l'âme de mon âme* se produisent au monde qui veut bien lui faire accueil, dans toute sa limpide physionomie, j'ai surtout cette coquetterie pour Marseille, dont je garde une impression qui remue les plus douces fibres de mon cœur.

Il y a peu de temps encore, c'est là, que me détournant des perspectives sombres du plébiciste, je fuyais en le maudissant, rien n'était plus propre à faire diversion à mes angoisses politiques, que votre ciel, vos monuments, l'azur bleu de cette Méditerrannée où j'aimais à m'aventurer : après un séjour dans Nizza la Belle, je revenais et je m'attardais encore chez vous. — J'y étais heureux. Mon cœur s'épanouissait au sourire d'une fille chérie, que la Russie rendait à mon amour douce, angélique comme son nom, Angèle.

Citoyens, vous me procurez le réveil de ces émotions en me fournissant l'occasion de graver, au sein de mes luttes pour la liberté, les lettres adorées qui forment pour moi ce nom talisman de mon souvenir le plus attractif. — J'avais de plus

la séduction de mes petites-filles, sortilége de leur grand-père. C'est qu'elles gazouillent les langues comme le rossignol ses harmonieuses trilles. C'est près d'elles que je serais, si, ne confirmant ma vocation pour un rude devoir, je n'avais été tenu de courir sus à l'intrigue rencontrée de l'homme de Sedan.

Vous êtes pères, citoyens, vous comprendrez cette douce lumière, qui en me renvoyant son éclair, me rend plus fort pour la lutte que je soutiens depuis plus de trente ans : et si je suis alerte, c'est que je ne plie sous le poids et sous le reproche d'aucune faveur ni d'aucune croix.

Toujours est-il que dans la situation que créait l'empressement de l'Europe à me lire, pour l'autorité de la vérité, pour l'honneur de l'écrivain qui doit la répandre, je devais métamorphoser, recréer ma pensée et la former. — De l'ancienne, vous ne pouviez rendre que les ombres, le corps ayant été transformé pour n'en laisser subsister que l'esprit. — Huit éditions successives, des tirages multiples pour chacune, ne laissent qu'un souvenir effacé de mon premier dialogue, il n'a plus sa raison d'être, il n'est qu'un écho des morts, c'est malheureusement pour vos lecteurs celui-là que vous avez reproduit; fleurs fanées qui ne sont

plus dignes du public et de vous! vous en jugerez en acceptant l'hommage de l'auteur; il vous est offert cordialement.

Dans la longue carrière que j'ai parcourue, en restant le soldat de la liberté, la plus grande satisfaction qui puisse s'ajouter au témoignage de la conscience, c'est de se sentir grandi par la sympathie de l'âme du peuple. Je puis en appeler à vos frères du Limousin. Aux affreux jours qui ouvrirent l'ère de nos malheurs, lorsque les prescriptions du coup d'État frappaient les braves travailleurs, les républicains, mes relations, mon cœur leur ont servi de bouclier : que j'en ai sauvé! pourtant, citoyens, je ne puis sans ressentir non de la colère, mais de la pitié, songer qu'il s'est trouvé quelqu'un pour donner un démenti à ces souvenirs d'honneur, en destituant du seul emploi qu'il ait jamais voulu occuper un démissionnaire de la mairie d'une commune de 800 âmes, l'auteur de l'*Homme de Sedan :* votre témoignage écarte ce hors-d'œuvre.

Cependant, dans le *Centre gauche*, le premier journal qui ait demandé la déchéance, qui avait plus protesté que moi? — Je m'étais élevé contre la mystification du ministère Ollivier, alors qu'il noyait dans la terreur du plébiscite le dernier

espoir d'un régime constitutionnel. Le plébiscite, par suite de l'ignorance des paysans et du servilisme officiel réunis, allait devenir le billet de mort de leurs enfants et du désastre national. — Les courtisans qui faisaient des droits confisqués le macadam pour rendre plus roulante la route du char dynastique étaient loin de se douter qu'ils épousaient l'abîme pour eux-mêmes. Voilà ce qui vous a indigné, je le comprends, mais le patriotisme est d'autant plus imposant qu'il dédaigne les ennemis tombés, alors toutefois qu'ils ne conspirent pas, comme la troupe de Wilhemlshœhe.

De même que les vagues de votre belle mer que j'ai vu si caressantes, se soulèvent au souffle de la tempête, ainsi les émotions des malheurs publics viennent faire bondir votre colère. — Dans ces crises suprêmes, dans celle-ci, la plus terrible qu'ait amenée la dépravation d'un homme, qui peut marquer la limite à tenir, avec le compas de la règle si facile dans l'état normal? Tout est caduc, tout est à renouveler, non par la pourriture déchue, mais sous les enseignements de l'épreuve, dans la pureté des principes dont la liberté est le pivot. Il me faut vous quitter, je vous ai parlé en toute sincérité, comme il convient entre citoyens qui ont à confondre leur

douleur, leur légitime indignation, leurs efforts, pour la rédemption des crimes, des erreurs que nous n'avons pas commis, et que le délire du sophisme ose nous imputer. Après vous avoir présenté mes œuvres, celles dignes de vous et du but, bientôt suivies d'une autre, à laquelle je retourne en vous quittant, laissez-moi résumer ma pensée : soyons des Français apôtres de la fraternité des peuples ! Voilà où est la paix, ce patrimoine sacré de l'ouvrier qui, lui, n'a qu'à subir les charges, déshérité qu'il est d'avance dans la distribution des avantages réservés aux chefs qui engagent ces terribles duels des nations.

Je vous laisse, citoyens, en vous assurant l'expression des sentiments aussi patriotiques que dévoués : — restons unis par la pureté des souvenirs pour le but national.

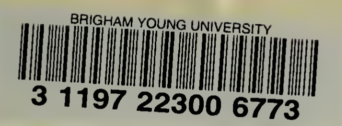
COMTE ALFRED DE LA GUÉRONNIÈRE.

BRUXELLES, 26, RUE DES ÉPERONNIERS.

25 novembre 1870.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6773

